



Anne-Marie Garat

Rencontre avec un écrivain passionné par la question du rapport à l'Histoire, à l'occasion de la publication de « Dans la main du diable ». Page 12.

Orhan Pamuk

Un peu plus de trois mois après l'abandon par la justice turque des poursuites contre lui, l'auteur de « Neige » nous a accordé un long entretien. Forum. Page 2.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 12 mai 2006

MINETTE WALTERS LA MORT AUX TROUSSES



Dans « Les Démons de Barton House », la romancière anglaise se joue des codes du polar en mettant aux prises une reporter de guerre et un tueur en série. Page 3.

Renaissance

Plusieurs ouvrages analysent le foisonnement de cette époque en Europe. Marc Fumaroli s'interroge sur la véritable identité de Louise Labé. Dossier. Pages 6-7.

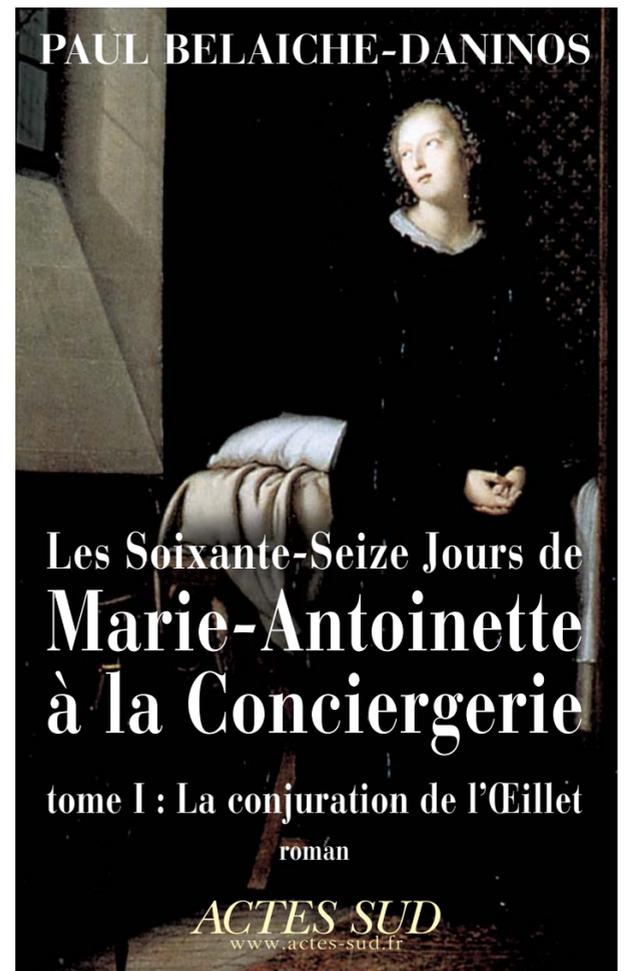
Littérature étrangère

Les romans de Carlos Liscano, Michael Cunningham, Sebastian Barry... et notre enquête en Australie à l'occasion de la Comédie du livre de Montpellier. Pages 4 et 10.

Sciences

Le premier volume d'une biographie monumentale de Georges Cuvier ; « Comprendre les épidémies », par Nibert Gualde, et un choix de livres. Page 9.

PAUL BELAICHE-DANINOS



Les Soixante-Seize Jours de
Marie-Antoinette
à la Conciergerie

tome I : La conjuration de l'Œillet
roman

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

Un entretien avec l'écrivain turc après la fin de son procès et l'abandon des poursuites par la justice d'Ankara

Orhan Pamuk : « Etre un artiste libre »

Un million d'Arméniens et trente mille Kurdes ont été assassinés sur ces terres et personne d'autre que moi n'ose en parler. » C'est au journal suisse *Tages Anzeiger* que le romancier turc Orhan Pamuk confiait son amertume un jour de février 2005. Il ne peut, alors, soupçonner la réaction en chaîne qu'allait provoquer ces propos : campagne de presse, intimidations et menaces, un sous-préfet qui demande la destruction de tous ses livres, un exil temporaire et, enfin, un procès kafkaïen au motif d'une loi de juin 2005 dont l'article 301 prévoit des peines de six mois à trois ans de prison pour quiconque insulte les institutions ou l'identité turques.

Sur pression de la communauté internationale, la justice turque finira par lâcher prise, le 23 janvier 2006. Mais le mal est fait : Orhan Pamuk est devenu cet écrivain insaisissable qui, pendant cette semaine passée à New York à l'invitation du festival World Voices et du PEN American Center, refusera tout entretien à la presse internationale. Une exception, « Le Monde des livres ». Le voici, vêtu d'un costume noir délavé, l'air un rien agacé, le dos très légèrement voûté : « Je suis en retard, je sais, pardon. »

En 1985, vous accompagnez Arthur Miller et Harold Pinter dans un voyage sponsorisé par le PEN American Center et Helsinki Watch. Il s'agit, pour eux, de rédiger un rapport sur les droits de l'homme en Turquie. Quelles impressions vous reste-t-il de cette aventure ?

Il y avait eu un coup d'Etat militaire, en 1980. La liberté d'expression était suspendue. Les droits de l'homme étaient bafoués. Les prisons étaient le théâtre de nombreux abus. Et pourtant les gens parlaient – les familles de prisonniers, mais aussi les écrivains...

Et vous, vous sentiez-vous solidaire ? Coupable ? Les deux ? C'est un dualisme qui habite vos romans de manière si obsessionnelle...

D'une part, je sentais en moi une explosion de honte, comme j'en ai déjà observé dans d'autres coins du monde lorsque d'Améri-

que ou d'Europe viennent des étrangers censés enquêter sur la nature d'une démocratie ou l'absence de libertés : cela provoque une honte très difficile à formuler et néanmoins ressentie par tout le monde. D'autre part, il m'apparaissait soudain qu'il pouvait aussi exister une solidarité internationale entre écrivains, considérés comme les représentants, non pas de leurs nations d'origine, mais du monde : une solidarité née d'un respect partagé, je dirais presque religieux, pour la liberté d'expression.

Et pourtant vous n'êtes fondamentalement pas un écrivain « politique ». Vous aimez créer vos propres mondes bigarrés, oniriques. Un certain nombre de vos romans portent d'ailleurs des noms de couleur : *Mon nom est Rouge*, *Le Livre noir*, *Le Château blanc*...

C'est vrai, j'étais plutôt nabokovien au début. J'écrivais essentiellement pour la beauté. Et pendant que des générations entières d'écrivains turcs prenaient pour modèle Steinbeck ou Gorki – et détruisaient l'essentiel de leur talent en le mettant au service de quelque chose qui était supposé les dépasser – je lisais, moi, Nabokov, et je rêvais. Vingt-cinq ans après, je sais que si, à cette époque-là, j'avais commis l'erreur d'écrire des romans politiques, j'aurais été détruit, le système m'aurait anéanti.

Et *Neige*, en 2004 ? Pourquoi écrire, tout à coup, un roman sur l'islam, le nationalisme, le suicide de jeunes filles que l'on contraint de se dévoiler dans une petite ville au nord-est du pays ?

J'ai décidé d'écrire un roman politique, parce que j'ai eu envie, soudain, de raconter autrement mon pays. Chacun de mes romans est structurellement différent des autres, en réalité. Et pour cause : je rencontre toujours quelqu'un dans une rue d'Istanbul, qui finit par me dire : « Oh, M. Pamuk, quel malheur ! J'avais vraiment adoré tel ou tel de vos romans, mais vous n'avez plus jamais écrit rien de semblable ! » Eh bien, voilà un roman radicalement différent... Et, pour moi, tout le plaisir de la fiction est là, précisément, dans l'acte toujours renouvelé de composition, juste avant l'exécution. L'écriture



Orhan Pamuk. EAMONN McCABE/THE GUARDIAN

n'est, par la suite, qu'un acte artisanal.

Vous sentez-vous aujourd'hui une certaine responsabilité en Turquie ?

Disons que, de ma vie, je n'avais jamais cherché à assumer la plupart des responsabilités politiques qui m'ont brusquement pesé sur les épaules ! Mais enfin, en raison de jalousies, de ressentiments, de tabous et de pressions diverses, elles me sont tombées dessus. C'est comme quelque chose qui tomberait d'un balcon, alors que vous marchez dans la rue en toute insouciance. Et parce que le pays est réprimé, et parce que j'ai une soif de stature internationale, j'ai été contraint de me plier à ce destin nouveau. Cela ne m'enchantait pas. Mon secret désir a toujours été d'être un artiste libre. Mon style d'écriture, mon mode de composition, requièrent un immense esprit d'enfance. Et la responsabilité de l'écriture se limite, au fond de moi, au jeu démoniaque et magique avec les règles du monde. Non, croyez-moi, être un personnage public n'est pas bon pour le travail du romancier. Et quant à être un personnage politique, n'en parlons même pas – quel désastre !

Mais il y a bien des causes qui vous passionnent ? Il vous est arrivé de définir la

liberté d'expression en termes de dignité et de joie. Après vos déboires judiciaires, ressentez-vous le besoin de vous battre pour la liberté d'expression ?

Ecrire me suffit. Le reste, de toute évidence, m'est comme un mauvais destin. On m'entraîne sur un terrain que je n'aime pas. Alors, soit je tombe dans une tranchée par hasard. Soit je me trouve attaqué et je suis contraint de bâtir moi-même une tranchée pour me protéger... Et l'Union européenne ?

Souhaitez-vous que la Turquie y soit intégrée ?

Oui, en cela je croyais avec enthousiasme, et certains hommes politiques que je respecte m'avaient demandé de les aider. J'ai même écrit quelques articles sur le sujet. Pas des articles polémiques, mais des articles fervents. Or j'ai l'impression, tout à coup, d'être une Célestine désabusée. Je pensais sincèrement que l'Europe et la Turquie feraient bon ménage. Mais s'il n'y a pas d'attirance mutuelle, je préfère penser à mes romans.

Quels écrivains admirez-vous par-dessus tout ?

Tolstoï, Nabokov, Thomas Mann – ce sont mes grands écrivains. Et puis, bien sûr, Proust. Mais tous ces écrivains, vous devez essayer de les imaginer du

côté d'Istanbul, lus et médités depuis ma fenêtre. Voyez-vous : à l'heure où la plupart des écrivains turcs se préoccupaient de commentaires réalistes ou sociaux, c'est Proust qui me parlait, avec ses longues phrases baroques, parfois claires, parfois obscures, mais toujours si voluptueuses, et infiniment polysémiques.

Aviez-vous jamais été attiré par le roman politique, avant *Neige* ?

Oui, j'ai un roman inachevé, qui date d'il y a vingt-cinq ans. Un roman politique dostoïevskien, si je puis dire, où radicalisme de gauche et démonisme mystique étaient mêlés. Mais il y a eu le coup d'Etat et cela a été impossible à publier. C'est l'époque où je me suis rendu compte, non sans stupeur, que certains de mes anciens amis marxistes étaient tentés par l'islamisme et la logorrhée anti-occidentale...

Vous avez écrit, dans un essai publié en décembre 2005, dans le *New Yorker* – c'est-à-dire un mois avant votre procès à Istanbul – que le nationalisme turc a parfois d'étranges racines, à la fois intellectuelles et bourgeoises...

Oui. C'est comme si, pour se prémunir contre le spectre de l'anomie mondialiste et, par la même occasion, contre la rancune anxieuse des classes ouvrières, les classes cultivées choisissaient par moments la crispation nationaliste la plus sommaire : « Turcs et rien d'autre ! » Cette élite est bien sûr une vieille société prémoderne. Et, par réflexe collectif, elle préfère parfois se définir par le sentiment national plutôt que par la modernité. Avec les conséquences que l'on sait pour la démocratie...

Est-elle tentée, elle aussi, par l'islamisme ?

Non, pas forcément. Le cliché veut que la Turquie soit empoisonnée par l'islam politique. Mais il y a, en réalité, tant de couleurs et de nuances que le fondamentalisme pur et dur s'en est trouvé dilué... Nous avons des sectes soufies, par exemple, ou des groupes épars qui, mis ensemble, forment l'immense spectre de ce que l'on appelle « l'islam politique ». Mais attention, il y a aussi, en Turquie, des anti-Occidentaux séculiers et des antidémocrates athées ! Tout cela forme une configuration politique d'une extrême complexité. Et naturellement, pour le romancier, toute une palette de couleurs ô combien précieuses...

D'où cet intérêt, dans *Neige*, pour la Turquie démunie, pour cette ville de Kars hantée par une profonde ambivalence, entre islamisme – justement – et kémalisme ?

Oui, j'ai eu soudain le vif désir de raconter la Turquie contemporaine, l'islam politique, le fondamentalisme, le sécularisme, le tropisme national pour les coups d'Etat militaires, le nationalisme de nos groupes ethniques, les forces politiques et leurs insaisissables factions. Et je souhaitais que le décor soit une petite ville d'une très grande pauvreté, et que cette petite ville se transforme en un microcosme de la Turquie telle qu'elle m'apparaît aujourd'hui. Je souhaitais tisser une intrigue qui révélerait les mystères et les faux-semblants de mon pays, les modes de pensée sibyllins, son labyrinthe politique insensé.

Vous aimez parler des vacillements démoniaques de vos personnages... Et aussi raconter, comme dans *Neige*, la complexité vertigineuse du décor turc. Or les Occidentaux, vous le savez, sont très tentés de simplifier tout cela, à leurs propres fins politiques...

Si vous imaginez le nombre de gens qui savent que je suis pro-européen, que je souhaite ardemment l'intégration de la Turquie dans l'Union européenne – et qui m'ont reproché le fait que mon roman « contredise » mes idées politiques ! Au départ, cela m'a surpris. Puis cela m'a enchanté. Peu importent mes opinions politiques personnelles. Il faut qu'un roman, comme chez Thomas Mann, porte ses propres forces et défende ses propres couleurs.

Christopher Hitchens, dans le magazine *The Atlantic Monthly*, vous a reproché de peindre vos personnages islamistes avec plus de sympathie que les autres ?

Ma règle d'or : pour écrire un beau roman, s'identifier à tous les personnages. Et c'est l'identification avec les personnages les plus sombres qui rend le roman meilleur encore. L'exemple, cette fois, c'est naturellement Dostoïevski.

Et votre nouveau roman ? Celui dont on dit qu'il raconte la haute société turque et les aventures, sociales, sexuelles, de la Turquie contemporaine ?

Il n'avance guère. Ce procès m'a fait perdre un temps inimaginable. Je n'en peux plus !

Iriez-vous jusqu'à dire que le procès a changé le cours de votre vie ?

De ma vie de romancier, oui, sans doute. Mais j'essaie aujourd'hui de retrouver cette vie d'avant le procès, ce temps d'avant la tempête, bref, de ressaisir la trame du songe... ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR LILA AZAM ZANGANEH

AU FIL DES REVUES

L'histoire de l'esclavage au crible des « Cahiers des anneaux de la mémoire »

L'IDÉE est née à Dakar, en 1997, en marge d'un colloque « Afrique, Europe, Amérique, les héritages du passé », de l'initiative d'un ancien marin, Jean-Marc Masseaut, et de deux psychanalystes, Hugues Liborel-Pochot et Olivier Douville.

Ils ont créé les *Cahiers des anneaux de la mémoire*, la seule revue exclusivement consacrée à l'esclavage. Adossée à l'asso-

ciation nantaise du même nom, qui, depuis 1991, organise expositions et colloques sur l'histoire de l'esclavage et ses conséquences contemporaines, cette publication annuelle, dirigée depuis les origines par Jean-Marc Masseaut, en est à son huitième numéro. Refusant l'étiquette de « revue universitaire », elle s'attache à croiser les regards d'historiens et de chercheurs en sciences

sociales avec les éclairages venus d'autres horizons : psychanalyse, histoire de l'art, arts plastiques...

Le dernier numéro, consacré à Cuba, est particulièrement riche. Réalisé avec des chercheurs cubains, il rassemble des contributions assez classiques, comme une étude du trafic d'esclaves entre la France et l'ancienne colonie espagnole, avec des points de vue plus inattendus, comme cette surprenante évocation, par Rudolfo Sarra-cino Magrinat, de « ceux qui sont rentrés », ces anciens esclaves cubains qui ont retraversé l'Atlantique, après l'abolition, pour s'installer au Nigeria.

On lira également une passionnante analyse des « Mythes afro-cubains à travers l'art », par la critique cubaine Ivonne Muniz, ainsi que de nombreux éclairages ponctuels, qui offrent un tour d'horizon assez vaste de tous les aspects du système esclavagiste à Cuba. Ce volume succède à un impo-

sant numéro double consacré à l'esclavage en Haïti, qui était paru fin 2004, à l'occasion du bicentenaire de l'indépendance de l'ancienne Saint-Domingue. Mais la revue est loin de s'étudier que la dimension atlantique du phénomène : les deux prochains *Cahiers* seront consacrés, le premier à l'océan Indien, le second aux ports français. ■

JÉRÔME GAUTHERET

Cahiers des anneaux de la mémoire n°8, 340 p., 16 €. La revue est disponible auprès de l'association (18, rue Scribe, 44000 Nantes), et de son diffuseur Karthala (22-24, boulevard Arago, 75013 Paris).

Signalons également que les *Cahiers d'études africaines* ont consacré leur numéro 179-180 à la question de l'esclavage contemporain. *Esclavage moderne ou modernité de l'esclavage ?*, Ed. de l'Ehess, 31 €.

publient
de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :

Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Un tueur en série dans le Dorset

Une correspondante de guerre de l'agence Reuters, un mercenaire britannique tortionnaire : dans son dernier roman, « Les Démons de Barton House », Minette Walters joue brillamment avec les codes du roman policier

La première qualité qu'un lecteur semble en droit d'attendre d'un roman policier est qu'il soit surprenant. Si l'on comprend d'emblée qui est le coupable, qui sera la victime et quelles sont les motivations des uns et des autres, la lecture de ce genre d'ouvrage perd beaucoup de son intérêt. Dans son dernier roman, *Les Démons de Barton House*, Minette Walters semble ignorer superbement cette règle d'or. Son héroïne, Connie Burns, correspondante de guerre pour l'agence Reuters, a remarqué lors de ses missions en Sierra Leone les agissements d'un mercenaire britannique qui semble laisser dans son sillage toute une série de viols et de meurtres accomplis selon le même rituel.

Elle acquiert rapidement la conviction que le meurtrier profite des situations de guerre pour masquer ses activités, qui seront mises sur le compte des « dommages collatéraux ». Qui ira se soucier de mener une enquête criminelle dans un pays à feu et à sang ? D'ailleurs des coupables plausibles sont rapidement identifiés. Peu après, Connie Burns se retrouve en Irak. C'est la période où la polémique fait rage sur le comportement des troupes de la coalition et en particulier sur le traitement infligé aux détenus de la prison d'Abou Ghraib.

Elle y retrouve le mercenaire de la Sierra Leone, qu'elle identifie formellement bien qu'il ait changé d'identité. Il s'appelle désormais MacKenzie et travaille pour une société de sécurité britannique. En dévoilant ses agissements, la journaliste entend dénoncer le fonctionnement de ces sociétés privées peu regardantes sur le passé des éléments qu'elles recrutent et les conséquences qui en découlent. Mais son enquête tourne court car elle est rapidement enlevée.

Après avoir fait la « une » des médias, Connie Burns est rapidement soupçonnée d'affabulation car, libérée au bout de trois jours, elle refuse obsti-

nément de donner le moindre détail sur les conditions de sa détention. Le lecteur aura rapidement compris qu'il ne s'agit pas d'un enlèvement classique mais d'une manœuvre d'intimidation de la part de MacKenzie.

Personnalité dévastée

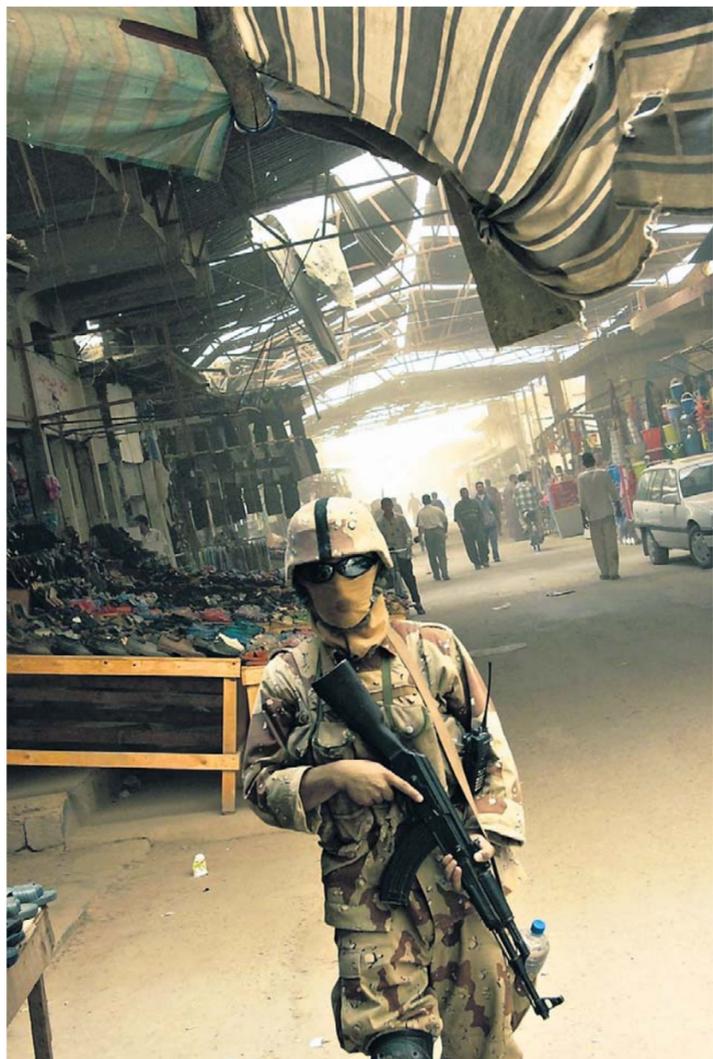
Connie Burns rentre en Angleterre, où elle loue une vieille demeure au fin fond du Dorset, Barton House, pour s'y cacher et tenter de reconstruire une personnalité passablement dévastée. Dès lors on ne sait plus très bien si l'on a affaire à un thriller en prise directe avec l'actualité ou à un roman policier plus classique conforme aux canons de la tradition britannique, avec demeure hantée et querelles de voisinage. Le doute est d'autant plus fort que l'auteur s'emploie à brouiller les pistes.

Son héroïne, manifestement traumatisée par son enlèvement en Irak, se terre dans sa cachette du Dorset et ne communique plus avec ses proches que par courrier électronique. Ces échanges, intégrés dans la trame romanesque comme un matériau brut, constituent les pièces d'un puzzle que le lecteur doit lui-même assembler.

L'exercice est d'autant plus délicat que Connie Burns, en proie à des crises d'angoisse, se refuse à parler de ce qui s'est réellement passé pendant sa détention à Bagdad et ne délivre que des bribes d'informations plus ou moins fiables.

Toute la tension du livre semble reposer sur une question simple : même bien cachée dans la campagne anglaise, la journaliste sera-t-elle rattrapée par son tortionnaire dont on sait qu'il a quitté l'Irak et qu'il est probablement rentré en Angleterre ? Pourtant, insensiblement le centre de gravité du livre se déplace et la vieille demeure de Barton House cesse d'être un refuge contre la violence pour en devenir l'épicentre. Au cœur de cette paisible campagne, il peut aussi exister de violents affrontements.

La maison que loue la journaliste appartient à une vieille dame qui, atteinte de la maladie d'Alzheimer, a dû être hospitalisée. Son héritage suscite manifestement bien des convoitises : Connie découvre peu à peu l'histoire de Barton House grâce à Peter, le médecin local, qui l'aide à surmonter ses crises d'angoisse, et à Jess Derbyshire, qui tient la ferme voisine, une



Fallouja, juin 2005. THOMAS DWORZAK/MAGNUM PHOTOS

femme étrange, un peu sauvage, qui semble elle aussi avoir été éprouvée par la vie. Il serait exagéré de prétendre qu'en passant de Bagdad à la campagne anglaise, Connie Burns est tombée de Charybde en Scylla ou que la violence exercée par un dangereux psychopathe est de même nature que celle qui sous-tend de manière beaucoup plus discrète les conflits au sein des vieilles familles.

Etrange pathologie

Minette Walters n'écrit pas de romans à thèse. Elle joue avec les codes du roman policier en saturant une trame classique d'éléments disparates qui font implorer le genre. *Les Démons de Barton House* semble s'inscrire dans la tradition des romans de Thomas Hardy et la Jess Derbyshire de Minette Walters n'est pas sans rappeler à bien des égards Tess d'Urberville, l'impression de proximité étant encore renforcée par le fait que les deux auteurs situent leurs livres dans le même cadre du Dorset. Mais le schéma romanesque de base est constamment détourné et même la logique de l'intrigue policière passe au second plan.

La lecture de Minette Walters est surprenante – une surprise d'autant plus forte qu'elle ne vient pas d'où on l'attendait. Ce sont moins les péripéties de

l'action qui retiennent l'attention que la façon subtile qu'a l'auteur de déplacer son propos. *Les Démons de Barton House* est l'analyse d'une étrange pathologie, non pas le syndrome de Stockholm qui pousse la victime d'un enlèvement à épouser la cause de ses ravisseurs, mais une de ses variantes qui suscite chez la victime un sentiment de culpabilité comme si tout ce qui lui a été infligé n'était qu'un juste retour des choses.

Correspondante de guerre, Connie Burns a fait carrière en exploitant l'angoisse d'autrui et finit par trouver normal de recevoir la monnaie de sa pièce au point de perdre toute volonté de se défendre ou même de se justifier. « *Il y a tant d'arrogance dans la curiosité, remarque-t-elle. Elle suggère que rien ne saurait surprendre l'auditeur.* » Ce n'est pas seulement un certain usage des médias qui est ici mis en cause mais le fondement même du roman policier, la curiosité qui pousse le lecteur à se distraire des malheurs d'autrui. ■

GÉRARD MEUDAL

Signalons la reprise en poche de *La Disparue de Colliton Park*, de Minette Walters. Traduit par Odile Demange, Pocket, 570 p., 7,50 €.

Minette Walters

Née en septembre 1949 à Bishop's Stortford, dans le Hertfordshire, Minette Caroline Mary Jebb a suivi ses études à Salisbury puis à l'université de Durham, où elle a obtenu une licence de français. Elle a d'abord publié sous pseudonyme des nouvelles sentimentales dans la presse féminine. Mariée en 1978, elle a attendu que ses enfants, deux garçons, soient grands pour écrire, à 37 ans, son premier roman policier, *Chambre froide*. Elle a mis plus de deux ans à l'écrire et autant à trouver un éditeur. Le livre est paru en 1992 et a obtenu immédiatement un grand succès et plusieurs prix.

Tous ses livres – elle en a publié une douzaine – accordent une place importante aux préoccupations sociales et au thème de l'erreur judiciaire. Elle attribue elle-même cette caractéristique à

une tradition familiale. Son arrière-grand-oncle Joshua Jebb, inspecteur général des prisons au début du XIX^e siècle, s'inspira largement des idées d'Elisabeth Fry (1780-1845), la grande réformatrice du système pénitentiaire anglais, pour améliorer le sort des détenus.

Minette Walters vit avec son mari, Alec, à Whitcombe Manor, une demeure du XVIII^e siècle proche de Dorchester – à deux pas de l'église campagnarde que fréquentait Thomas Hardy –, parmi ses chevaux, ses moutons, ses poules et Benson et Hedges, ses deux « golden retrievers ». Elle vient de publier cette année dans le cadre d'une campagne contre l'illettrisme un court roman, *Chikenfeed*, basé sur une affaire criminelle qui se déroula en 1924 dans le Sussex. ■

G. ME.

Valérie Sigward, Claudie Gallay, deux talents qui s'affirment

Toutes deux, Valérie Sigward et Claudie Gallay, publient leur quatrième roman. Elles n'ont encore connu que ce qu'il est convenu d'appeler un succès d'estime, et pourtant, de livre en livre, leur talent s'affirme et leur singularité s'installe.

Valérie Sigward est une adepte du récit bref, sec, économe. Jamais sentimental et toujours étrangement émouvant. Centré autour d'un événement – dramatique – et d'un personnage. A chaque fois, en ouvrant le livre, on se dit que cela va être un peu court et que, dans cette forme si serrée, elle va finir par se répéter. Ce n'est pas le cas. Simplement, elle se tient à son rythme et à sa distance, celle qu'elle maîtrise parfaitement, une certaine de pages.

Dans *La Fugue*, le héros est absent. Alex, adolescent en apparence heureux et désinvolte, s'est jeté d'un pont, sans un mot d'explication, un an avant le moment où commence le récit, dont le narrateur est son jeune frère Théo.

A travers Théo et sa tentative de fugue – pour échapper à l'atmosphère familiale étouffante depuis la mort d'Alex –, Valérie Sigward montre, sans aucune lourdeur explicative, comment

le suicide du jeune homme atteint et fait vaciller tout son entourage. Pas seulement ses parents et son frère. Aussi Marie – qui était sa petite amie – et sa jeune sœur Véro, condisciple de Théo, qui se veut « gothique », mais se fait surprendre, une nuit, portant une « chemise de nuit Snoopy » et « des chaussons énormes en forme de tête de nounours », accoutrement bien peu gothique... Et même Zeb, le copain frondeur et blagueur, qui se prend de tendresse pour la mère d'Alex et Théo, et aimerait tenter de la consoler...

Les parents murés dans leur deuil – on ne mange plus que « des trucs sous vide », dit Théo, et le père passe tout son temps enfermé dans son garage –, la brutalité qu'affectent les adolescents pour cacher leur chagrin... Comme d'habitude, Valérie Sigward ne fait pas une fausse note.

Claudie Gallay travaille, elle, sur des distances plus grandes, des sujets plus amples. Elle a besoin d'arpenter les espaces, de faire surgir les souvenirs, les ambiguïtés des sentiments, les mauvaises pensées, les secrets. Dans son précédent roman, *Seule Venise* (1), une femme de 40 ans qui venait d'être

quittée se réfugiait à Venise, en hiver, pour tenter de se retrouver, dans une ville qui résiste à l'enfouissement, et où, nécessairement, on se pose la question de la création, de l'amour et de leurs enjeux.

Dans *L'or du temps* – titre qui fait immédiatement surgir la figure d'André Breton – est le récit, très

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

minutieusement et subtilement construit, d'une étrange liaison – presque un envoiement pour l'un des protagonistes – entre un homme jeune et une vieille dame. Mais ce n'est en rien une histoire à la Harold et Maud. Le narrateur et Alice Berthier – qu'il rencontre par hasard en l'aidant à porter un panier très lourd – se lient à cause d'une fascination commune – les masques, la culture des Indiens Hopi, qui a beaucoup intéressé les surréalistes.

Le jeune homme avait pris ses quartiers d'été dans sa maison de

Normandie, avec son épouse Anna et leurs deux filles, des jumelles de 7 ans. Les vacances s'annonçaient banales – plage, baignades, promenades. En aidant Alice à porter son panier plein de poires, le jeune homme a oublié chez elle les fraises qu'il venait d'acheter, ayant promis aux jumelles d'en faire une tarte.

Sous prétexte de récupérer les fraises, il retourne chez Alice. Elle n'est pas vraiment accueillante, pas plus que sa sœur Clémence, totalement mutique. Pourtant, il revient encore, et c'est là que tout bascule, quand il aperçoit, au-dessus d'une armoire, des kachinas. Alice est étonnée qu'il connaisse les Hopis, leur art et leurs traditions. C'est un souvenir d'enfance, son père tenait une galerie à Paris, rue du Bac, et entreposait parfois des kachinas dans la chambre de son fils.

A partir de là, de même que la visite à Alice devient une obligation quasi quotidienne, le lecteur ne peut plus se détacher de l'univers que font surgir les souvenirs de la vieille dame. Pendant la deuxième guerre mondiale, son père, photographe, a fréquenté, à New York, les artistes exilés, dont André Breton, qu'il a accompagné en

Arizona, chez les Hopis, avec Alice, alors adolescente.

Claudie Gallay sait très habilement mêler le présent de l'été normand, les souvenirs d'Alice, d'indispensables informations sur les Hopis, sur le choc – parfois mortel – entre deux civilisations, celle des Blancs et celle des Indiens, sur Breton en Amérique. Le tout se conjuguant, non pas pour dissiper un mystère, mais pour le rendre plus opaque. Un malaise s'installe. Comme sous un charme – au sens magique du terme –, le jeune homme remet toute son existence en cause. Et Alice revit, et ose dire l'affreux secret de sa famille, pendant cette nuit de Noël 1946, qui a saccagé sa vie entière.

LA FUGUE

de Valérie Sigward.
Julliard, 120 p., 15 €.

DANS L'OR DU TEMPS

de Claudie Gallay.
Ed. du Rouergue, « La Brune »,
320 p., 18 €.

(1) Ed. du Rouergue, 2004. En poche, « Babel » n° 725.

ZOOM



LE TROISIÈME FRÈRE, de Nick McDonell
Sexe, mensonges et coke en stock : tel aurait pu être le titre du deuxième roman de Nick

McDonell, gamin surdoué salué comme il se doit lors de la parution de *Douze*, écrit alors qu'il fêtait tout juste ses dix-sept ans, et traduit depuis dans plus de vingt langues. Dans *Le Troisième Frère*, Mike part pour la Thaïlande enquêter sur les backpackers, dont l'unique but serait de « gober un maximum d'ecstasy ». Ciselant ses phrases à la manière d'Hemingway, Nick McDonell semble hanté par Hunter S. Thompson, le champion du journalisme gonzo et déjanté. A ceci près : Nick McDonell appartient à une génération désenchantée, celle de l'après-11-Septembre, quand les dernières illusions s'écroulent. *E. Gr.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guglielmina. Denoël, 320 p., 21 €.

LE CHEMIN DES ÂMES, de Joseph Boyden.

C'est une ombre, que la vieille Niska ramène à bord de son canoë, sur les eaux glacées de la baie d'Hudson. Nous sommes en 1919, et Xavier, son neveu, vient de revenir des tranchées de la première guerre. Il est blessé, traumatisé, morphinomane et en deuil de son meilleur ami. A partir de là, le jeune Joseph Boyden, canadien d'ascendance indienne, écossaise et irlandaise, raconte l'incroyable destin des Indiens Creeks expédiés dans la boue de la Somme. Sans toujours parvenir à convaincre de l'authenticité de ses personnages, malgré une bonne structuration du récit. *R. R.*
Traduit de l'anglais par Hugues Leroy. Albin Michel, 392 p., 22,50 €.

LE CHANT DES ROIS,

de Barry Unsworth
Familière des intrigues historiques, Unsworth a bien fait de tenter son « Iphigénie en Aulide ». Moins légèrement que Giraudoux, mais avec une très bonne connaissance du contexte. Il montre, à juste titre, comment l'aède (aveugle, on s'en doute) est un formateur d'opinion, et comment les concurrences entre dieux cachent des parts de marché. Il s'attendrit – et s'attarde – un peu trop sur la princesse. Bah ! Qu'importe ? La guerre de Troie aura bien lieu. *J. Sn.*
Traduit de l'anglais par Anne Damour. Calmann-Lévy, 330 p., 21,90 €.

« Le Fourgon des fous », le troisième livre traduit en français de l'écrivain uruguayen Carlos Liscano

Au miroir du cachot

Depuis vingt ans qu'il est un homme libre, Carlos Liscano fait souvent le même cauchemar. Il est deux heures du matin. Des hommes font irruption chez lui, le tirent du lit par les pieds, lui lient les mains dans le dos, lui passent une cagoule et le jettent dans une camionnette. Direction, le pénitencier de Libertad. La scène se passe en Uruguay. Et le rêve est l'exact reflet de ce qui fit, ce soir-là, basculer le destin de Liscano. C'était le 27 mai 1972. Sa sœur faisait une fête pour ses 16 ans. Il avait promis d'en être. Promis qu'il passerait. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas à l'heure pour la réunion de famille...

Il ne réapparaîtra que treize ans plus tard. Entre-temps, Liscano aura appris la mort de sa mère et le suicide de son père. Mais, surtout, cet ancien guérillero aura fait l'apprentissage de la torture, de l'humiliation gratuite, du combat quotidien pour la « dignité ». C'est ce qu'il raconte dans *Le Fourgon des fous*, son troisième ouvrage traduit en français. Après la révélation qu'avaient été *La Route d'Ithaque* (Belfond, 2005) et *Le Rapporteur et autres récits* (10/18, 2005), ce livre, bien plus qu'un témoignage, est une tentative pour comprendre de l'intérieur les rouages de l'inhumanité. Un récit sobre et puissant qui vous prend à la gorge et vous laisse groggy.

Mais reprenons. Né en 1949, Carlos Liscano grandit à Montevideo, dans le barrio de La Teja, un quartier pauvre sur-

tout peuplé d'émigrés italiens. Très jeune, il rejoint le mouvement de guérilla urbaine des Tupamaros. Arrêté peu avant le coup d'Etat militaire de 1972, il est incarcéré pendant douze ans, quatre mois et vingt jours. Motif : « attentat à la Constitution ».

Privé de tout

Comme Pramoedy Ananta Toer, le grand écrivain indonésien disparu le 30 avril (*Le Monde* du 5 mai), c'est en prison que Liscano va concevoir la majeure partie de son œuvre. Jamais il n'avait pensé écrire. Il voulait faire des maths, « de la recherche en mathématiques pures ». Mais le voilà privé de tout, seul, face au peu de papier alloué aux détenus pour communiquer avec leurs familles. Il se met donc à écrire, chaque jour, entre quelques minutes et une demi-heure. Des choses qui viennent « par impulsion ». De rares moments de grâce entre deux séances de « baril » ou de « cheval », entre deux rondes de gardiens, entre l'abattement physique et le sentiment d'inutilité. Il rédige en lettres minuscules pour économiser l'espace. Jusqu'au jour où un codétenu qui s'apprête à être libéré lui propose de faire sortir ses écrits. Comment ? En collant les papiers, coupés en languettes, sous la table d'harmonie de sa guitare. A sa libération, en 1985, Liscano retrouvera ses précieux feuillets qu'il lui faudra déchiffrer à la loupe. Il y a, dans cette guitare, la matière de sept livres !

L'être au miroir du cachot : ainsi pourrait-on résumer ce *Fourgon des fous*. Liscano n'écrit pas pour « s'évader ». Il veut au contraire creuser la condition de détenu. Montrer que la prison, la torture, la douleur physique peuvent être des « portes d'accès à la connaissance de soi ».

Il y a d'abord le corps, soumis à l'asphyxie dans le baril d'eau trouble et le dégoût pour « cet animal sale, compassé, cette chair avilie à force de coups ». Il y a la nausée de la crasse, de « l'urine sur les vêtements, de la bave et des restes de nourriture collés à la barbe » : l'horreur de se dire : « je suis dégoûtant ». Et, dans le même temps, l'impossibilité de demander à ce corps de résister tout en lui disant qu'il vous répugne. « Je ne trouve pas comment expliquer à quel point le dégoût de son propre corps fait qu'on se voit différemment, et que cette connaissance est là pour la vie », écrit-il. Peut-être faut-il apprendre à « aimer l'animal qu'on est, qu'on peut redevenir à tout instant, pour continuer à être humain ».

Il faudrait pouvoir citer ces pages où Liscano analyse le processus mental qui

s'enclenche sous la torture : l'esprit qui erre au hasard, les mots que l'on croyait ravalés et qui reviennent au moment où l'on s'y attend le moins. Il y a aussi l'étrange dialectique du tortionnaire et du prisonnier, la relation de « dépendance, de connaissance réciproque et même de confiance » qui s'instaure entre eux. Les moments où le tortionnaire « envie » le prisonnier parce qu'il sait que jamais ce qu'il fait, lui, n'aura une quelconque « valeur ». D'où peut-être cet aveu saisissant de l'auteur, cette « conviction primitive, qui va bien au-delà de la littérature, (...) que, si une autre vie avait été possible pour [lui], [il] ne l'aurait pas choisie ».



LE FOURGON DES FOUS (El Furgon de los locos) de Carlos Liscano.

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Jean-Marie Saint-Lu. Belfond, 168 p., 16 €.

Liscano ne joue pas les innocents. Il a lui-même eu recours à la violence. Il ne feint pas d'oublier son passé de rebelle. Il cherche, en toute sincérité. Quoi ? Quelque chose qui n'a rien d'une abstraction. Une manière de penser la dégradation infinie qu'un homme peut infliger à un autre homme. Et le moyen de la transmuter en parvenant à l'écrire d'une façon simple, très simple, mais qui s'inscrit dans la chair. ■

FLORENCE NOUVILLE

Un beau recueil de nouvelles de deux auteurs huis, Li Jinxiang et Shi Shuqing

Le chagrin et les rivières

LE CHAGRIN DES PAUVRES de Li Jinxiang et Shi Shuqing.

Ed. Bleu de Chine, 90 p., 16 €

Trois vies paysannes, trois chagrins de Chine. D'emblée, précisons que les deux auteurs, Li Jinxiang et Shi Shuqing, sont originaires de la province du Ningxia, dans le Nord-Ouest, et font partie d'une communauté de chinois islamisés : les Huis. Contrairement à d'autres minorités musulmanes de Chine comme les Ouïgours, les Huis partagent la même langue et la même culture que les autres Chinois. L'islam est leur différence, mais pour bien lire ce livre, il ne faut y voir qu'une valeur ajoutée documentaire. Les trois nouvelles de ce beau recueil ne sont pas autre chose que des textes de littérature

chinoise. L'islam est une donnée importante du parcours et de la situation des personnages, mais rien d'autre. Si *Le Chagrin des pauvres* est un livre important, c'est parce qu'il nous dit des moments inquiets, la trace fragile d'existences d'une étrange lenteur douloureuse, la pauvreté, la résignation... Dans le Ningxia, la terre n'est pas facile, et la famille, le seul centre du monde qu'il nous reste. A la fin du voyage, il y a la mort – et ce n'est pas plus mal.

Vies démesurées et réduites

Dans « La Rivière des femmes », la première nouvelle, Aïcha est envoyée à la rivière rapporter deux seaux d'eau pour l'Aïd. Sur le chemin, elle pense à son mari qu'elle n'a pas vu depuis plusieurs mois. Elle a peur qu'il ne revienne pas, car parfois, toutes les femmes le savent,

les hommes ne reviennent pas. Pourtant, c'est Aïcha qui l'a poussé à aller à la ville travailler pour un patron quand le gouvernement a supprimé les pâturages autour du village... En regardant l'eau de la rivière, Aïcha sent que c'est son cœur qui coule et s'éparille. En amont, il y a ses désirs, ses souvenirs d'adolescence, la veille de son mariage, sa nuit de noces solitaire quand son nouvel époux n'a pas voulu d'elle, mais aussi ce jour où elle l'a entendu chanter dans les collines et qu'elle s'est jetée dans l'amour comme on se jette dans une rivière... La seule certitude d'Aïcha, c'est que ni elle ni l'eau ne coulent où elles veulent. Il y a la terre et la pierre, entre lesquelles il faut serpenter et courir.

Que ce soit dans cette nouvelle de Li Jinxiang ou dans les deux suivantes de Shi Shuqing, les personnages ont des

vies à la fois démesurées et réduites : le mariage, les enfants, les moutons, la parole de l'ahong (l'imam chinois) et puis les morts qui nous contaminent. Leurs mots descendent sur la terre avec le bruit de l'eau : la rivière d'Aïcha déborde imperceptiblement, angoissante et fascinante. Mais, malgré tout, le murmure des cœurs et les petits pas de la mort sont partout un peu les mêmes.

La beauté de la traduction de Françoise Naour est ici de nous faire sentir que tout est simple et profond, qu'il s'agit toujours du mot juste, d'un mot tellement évident qu'il ne peut pas en être autrement. Dans ces terres ingrates et pauvres, qui ne sont traversées que par le chagrin et les rivières, on vit dans la permanence des petits et des grands sacrifices. ■

NILS C. AHL

Michael Cunningham ressuscite le poète Walt Whitman

Poétique thriller

LE LIVRE DES JOURS (Specimen Days)

de Michael Cunningham.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Damour. Belfond, 360 p., 21 €.

Après *La Maison du bout du monde* (10/18, 2003), *De chair et de sang* (Le Livre de poche, 1997) et enfin *Les Heures* (10/18, 2004) – pour lequel il reçut, entre autres, le prix Pulitzer – Michael Cunningham signe un roman hors norme, où

l'on passe de Charles Dickens à Terry Pratchett. Et accomplit, encore une fois, une double prouesse : tenir ses lecteurs en haleine et traverser le temps.

Première période : Lucas, 13 ans, possède un don effrayant – celui de voir et d'entendre des choses que personne ne ressent – et une manie : celle de réciter des poèmes de Walt Whitman (1819-1892). Alors que son frère, Simon, a été emporté par une machine, il décide de le remplacer à l'usine. Très vite, il découvre la vacuité de cet univers, et décide d'en protéger Catherine, qui porte l'enfant de son frère... Catherine que l'on retrouve en sublime femme noire dans la deuxième partie. Indépendante, libre, sexy, elle joue les super-flics dans ce monde de l'après 11-Septembre. Mais voilà, des gamins, répétant en boucle des passages de *Feuilles d'herbe*, le grand livre de Whitman, jouent les martyrs, et « le danger qui avait empoisonné l'air quelques années plus tôt refaisait surface ; les gens en respiraient l'odeur. Aujourd'hui, on leur avait rappelé – on nous avait rappelé – une vérité que le reste

du monde connaissait depuis des siècles : nous pouvions facilement, à n'importe quel moment, commettre une erreur fatale. Nous marchions tous saints et saufs dans la rue parce que personne n'avait décidé de nous tuer ce jour-là. Il nous était impossible de savoir, tandis que nous nous affairions, si nous tournions les dos à la déflagration ou si nous nous précipitions vers elle ».

Champ de bataille

L'Amérique va mal, si mal qu'elle ne ressemble qu'à un champ de bataille dans le dernier – et plus faible – tiers du livre. Catherine s'est métamorphosée en lézard et Simon en créature artificielle. Dans ce monde où les enfants s'appellent Tomcruise ou Katemoss, seuls les poèmes de Whitman semblent encore faire sens.

Emaillant son texte de citations, semant des indices que l'on retrouve d'une histoire à l'autre, Michael Cunningham signe, avec *Le Livre des jours*, un thriller psychologique et poétique doublé d'une réflexion sur notre monde post-moderne. ■

EMILIE GRANGERAY

L'hommage bouleversant de Sebastian Barry aux Poilus irlandais

Soldats sans pays

UN LONG LONG CHEMIN (The Long Long Way) de Sebastian Barry.

Traduit de l'anglais (Irlande) par Florence Lévy-Paoloni. éd. Joëlle Losfeld, 318 p., 20 €.

Si la Grande Guerre a abondamment nourri la littérature française, il n'en est pas de même en Irlande, où le déclenchement de la guerre civile en 1916, qui conduit à l'indépendance en 1921, a prévalu dans la mémoire collective. Depuis quelques années cependant, les historiens ont investi cette zone d'ombre qui hante l'œuvre de l'Irlandais Sebastian Barry. Que l'on pense aux *Tribulations d'Eneas McNulty* (Plon, 1999), son premier roman traduit, ou au *Régisseur de la chrétienté*, où le dramaturge mettait en scène le vieux Thomas Dunne, qu'évoquera sa fille Annie Dunne, dans le beau roman homonyme (éd. Joëlle Losfeld, 2002). Cette fois, avec *Un long long chemin*, l'écrivain nous entraîne au cœur du conflit pour s'attacher au destin du fils, William. Un destin qui, comme pour nombre de « garçons d'Eu-

rope (...) était écrit dans un chapitre féroce du livre de la vie ».

Un chapitre qui débute telle « une chanson noire » pour ce garçon à la voix d'ange, qui doit, à l'adolescence, faire le deuil de sa mère, puis d'une carrière de policier, en raison de sa « taille maudite ». Aussi, lorsque la guerre éclate en 1914, voit-il l'occasion de briller aux yeux de son père, commissaire en chef à Dublin. Pour d'autres volontaires, nationalistes ou unionistes, leur incorporation à l'armée de Kitchener est une façon de lutter pour une certaine idée de l'Irlande.

« Grondement de la Mort »

Très vite dans les tranchées des Flandres, où domine le « grondement de la Mort », Willie fait l'apprentissage de la guerre. La faim, le froid, l'attente et la peur qui noue le ventre ; avant l'assaut et l'effroi du gaz moutarde, cet étrange « nuage jaune ». Après un an, endurci mais déjà hanté par toutes ces horreurs, William obtient une permission. A peine a-t-il le temps de se retrouver dans la chaleur des siens et de Gretta, sa fiancée, que déjà il lui faut repartir, sous les

acclamations de la foule. Quelques instants plus tard, celle-ci a disparu quand ordre est donné aux soldats de remonter les rues. Les Pâques sanglantes viennent de débiter. C'est avec son uniforme taché du sang d'un jeune rebelle que William, déboussolé, regagnera la Belgique.

Dès lors, la guerre va prendre une autre tournure pour le soldat Dunne, pris entre le devoir de servir l'armée anglaise et la pitié qu'il éprouve pour les insurgés pourchassés à Dublin par cette même armée. A mesure que le conflit avance, que s'égrènent les pertes dans le régiment des Royal Dublin Fusiliers, la distance se creuse entre eux et leurs compatriotes, qui peu à peu vont leur tourner le dos.

Sebastian Barry, lui, n'a pas oublié ces « soldats sans pays », fantômes d'une histoire doublement tragique à qui il rend hommage. Tissé d'une langue où la crudité, la violence et le désespoir le disputent à un verbe d'une douce poésie, ce magnifique roman s'entend aussi comme un chant bouleversant dans la longue, longue nuit irlandaise. ■

CH. R.

« Anne, ou quand prime le spirituel », le premier roman de Simone de Beauvoir, refusé en 1938 et publié quarante ans après

Une débutante très douée

ANNE, OU QUAND PRIME LE SPIRITUEL
de Simone de Beauvoir

Avant-propos de Danièle Sallenave, Gallimard, « Folio », 364 p., 6,40 €.

Simone de Beauvoir est morte voilà vingt ans, le 14 avril 1986. Elle aimait trop la vie pour qu'on lui inflige une commémoration, une morbide cérémonie du souvenir. Il valait mieux faire découvrir, ou relire, son premier roman, méconnu, dédaigné, y compris par elle-même.

Elle l'a proposé en 1938, l'année de ses 30 ans, à Gallimard et à Grasset, qui l'ont refusé. « *Non sans raison* », selon elle. Elle lui avait donné pour titre *Primauté du spirituel* (comme l'essai de Jacques Maritain). Quand elle s'est décidée à le publier, en 1979, parallèlement aux *Écrits de Simone de Beauvoir*, de Claude Francis et Fernande Gontier (Gallimard, 1979) – il était trop long pour y trouver place –, elle l'a appelé *Quand prime le spirituel*. Aujourd'hui, pour insister sur son côté romanesque, il devient *Anne, ou quand prime le spirituel*.

Anne n'est qu'une des cinq héroïnes de ce livre, mais elle est celle qui donne tout son sens au récit. Les familiers des *Mémoires de Beauvoir* reconnaîtront la figure de son amie de jeunesse Elisabeth Lacoïn (*Zaza*), morte à 22 ans, censément d'une encéphalite. Pour Simone de Beauvoir, *Zaza* n'a en réalité pas survécu aux contraintes imposées par sa très catholique et conventionnelle mère, qui détestait les intellectuels et tenait pour une injure personnelle la vision de la bourgeoisie donnée par Mauriac dans ses romans. « *J'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort* », écrit Simone de Beauvoir à propos de *Zaza*

dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* (« Folio », n° 786).

Approuvant le refus de son manuscrit, Simone de Beauvoir soulignait, en 1979, que « *les mêmes personnages se retrouvaient dans les cinq nouvelles dont aucune ne constituait donc un tout fermé sur soi et se suffisant à soi-même. Elles ne s'organisaient pas non plus en un ensemble cohérent qu'on pût qualifier de roman* ». Rien n'est plus faux. Chaque partie a une héroïne : « Marcelle » ; « Chantal » ; « Lisa » ; « Anne » ; « Marguerite ». Mais on comprend très vite que leurs destins se croisent. Si l'on ne publiait aujourd'hui que des premiers romans ayant cette subtilité de construction et de narration, la production baisserait considérablement.

« Mystifications spiritualistes »

« *J'ai mis beaucoup de moi-même dans cet ouvrage, précisait Beauvoir. J'étais en révolte contre le spiritualisme qui m'avait longtemps opprimée et je voulais exprimer ce dégoût à travers l'histoire de jeunes femmes que je connaissais et qui en avaient été les victimes plus ou moins consentantes.* » Danièle Sallenave, dans son avant-propos, a choisi, non sans raison, d'insister sur le « crime » contre *Zaza*, les « mystifications spiritualistes ». Mais *Anne, ou quand prime le spirituel* est aussi un magnifique roman de l'ambiguïté – c'est peut-être ce qui a dérangé Simone de Beauvoir à la relecture – « *La satire, bien que pertinente, était timide* », dit-elle.

Beauvoir débutante a déjà le talent – qu'elle portera à son apogée dans ses *Mémoires* – de faire sentir une époque, avec ses conventions sociales, ses comportements stéréotypés, ses errements. Ses héroïnes sont à l'heure du choix, au cœur de leurs intimes contradictions, et



Simone de Beauvoir, lycée Molière, 1939. COLL. PARTICULIÈRE/DIFFUSION GALLIMARD

elle les décrit avec humour, férocité – et compassion, pour Anne. C'est peut-être Marguerite qui est la plus proche de ce que fut Beauvoir adolescente, mais elle n'aurait pas renié ce constat de Chantal – « *meilleure amie d'Anne* », comme elle le fut de *Zaza*, femme « *affranchie* » mais aveugle aux autres : « *Hier, confortablement assise dans un coin de mon compartiment, je sentais, avec une impression de puissance tranquille, mon passé se détacher de moi, tandis que, sans bouger, je laissais venir au-devant de moi une existence nouvelle dont je ne devinais encore pas les contours.* » ■

Jo. S.

Les chemins de la liberté

Ceux qui, ne connaissant pas Simone de Beauvoir, ont eu la malchance de voir le téléfilm *Les Amants du Flore* (« Le Monde Radio Télévision » daté 9-10 avril) – sorte de thriller sentimental niais sur Sartre et elle –, pourront, avant même d'aborder une œuvre imposante qui contredit ces clichés, dissiper tout malentendu en lisant le *Simone de Beauvoir* de Bernadette Costa-Prades (éd. Maren Sell, « Du côté des femmes », 146 p., 12 €). Cette excellente introduction à l'itinéraire d'une intellectuelle « *douée pour le bonheur* » et attachée à construire sa liberté inaugure une collection de brefs portraits biographiques.

Pour aller plus loin dans la compréhension « *de cette femme étonnante et de son histoire d'amour avec elle-même et avec le monde entier* », comme le soulignait naguère le *Los Angeles Times*, rendant compte du livre de Claude Francis et Fernande Gontier, on lira avec intérêt cette biographie – empathique mais jamais hagiographique – opportunément rééditée (*Simone de Beauvoir*, Perrin, 420 p., 21,50 €). Enfin, un essai de Michel Kail, *Simone de Beauvoir philosophe*, vient à point pour rappeler que la supposée « *amante du Flore* » a, avant tout, écrit et pensé (PUF, « Philosophies », 160 p., 12 €).

Une belle anthologie pour retrouver le petit peuple des légendes Frissons enchanteurs

FÉES ET LUTINS, LES ESPRITS DE LA NATURE
Anthologie de Marie-Charlotte Delmas

Omnibus, 844 p., 26 €.

Soucieuses de prolonger le travail entrepris sur le conte populaire et le folklore avec l'édition des *Contes, récits et légendes des pays de France* de Claude Seignolle et la réédition du *Folklore de France* de Paul Sébillot, les éditions Omnibus ont confié à Marie-Charlotte Delmas la tâche de répertorier le « *grand légendaire de France* ».

Dans la préface du premier volume, l'anthologiste explicite son projet : « *Le grand légendaire de France a pour objet de présenter un éventail représentatif des légendes liées aux croyances populaires. Celles-ci se répartissent en trois grands domaines : les entités liées à la nature, les mystères de la mort et les revenants, le diable et ses serviteurs.* » Ce légendaire comprendra donc deux autres volumes : *Fantômes et revenants, le monde de l'au-delà* et *Démons et sorcières, les créatures du diable*.

Le premier volume augure bien de l'entreprise. Par sa pré-

sentation d'abord et l'utilisation terriblement incitatrice d'une « *faïry painting* » d'Henry Meynell Rheam en couverture. Le lecteur tenté par la grâce magique de l'illustration de couverture de pénétrer entre les pages de cet ouvrage en trompe-l'œil ne le regrettera pas : il lui est en effet proposé un choix très important de textes et de contes mettant en scène quelques-uns des personnages les plus fascinants de l'imaginaire populaire. Les fées et les lutins, bien sûr, qui prédominent, mais aussi les ondines, les géants, les animaux fantastiques : tout le petit peuple des légendes merveilleuses qui enchanta les veillées de nos ancêtres en leur procurant le frisson de la peur...

Extraordinaire diversité

Une telle compilation mérite qu'on s'arrête aux sources dans lesquelles l'auteur a glané ses moissons. Marie-Charlotte Delmas a bien évidemment puisé dans les collectes des grands folkloristes de la fin du XIX^e siècle, de Paul Sébillot à Henry Carnoy en passant par Jean-François Bladé et François-Marie Luzel, sans oublier George Sand et ses *Légendes rus-*

tiques. Mais elle a mis aussi à contribution des publications plus récentes comme la collection que dirigea Jean Cuisenier chez Gallimard à la fin des années 1970. Cependant, ayant choisi de classer le matériau ainsi recueilli par régions, elle a été amenée à consulter des sources très variées. Et elle n'a pas hésité à donner des versions régionales différentes d'un même conte, comme *Le Fé amoureux* ou *Les Deux Bossus*.

Elle a dressé ainsi un panorama des relations ambivalentes – souvent difficiles, parfois même dangereuses – entre les ruraux du XIX^e siècle et les peuples de la féerie, dont la malice peut être pénible, voire confiner à la méchanceté. On est frappé par l'extraordinaire diversité des noms donnés à ces esprits de la nature : on découvre ici le Mahwot, le Neckre, le Sotré, l'Herqueuche, la Tante Arie et tant d'autres qui ont si bien traduit les hantises d'un peuple, avant de s'ensevelir au mieux dans les pages de livres d'où il est bon de les extirper pour témoigner de ce que fut tout un imaginaire collectif disparu. C'est ce qu'a réussi ici Marie-Charlotte Delmas... ■

JACQUES BAUDOU

ZOOM

LA DUCHESSE D'AMALFI, de John Webster

On ne sait pas grand-chose du dramaturge anglais John Webster (c. 1580-c.1625), sinon qu'il était cultivé, amateur de littérature latine et disposé à travailler en collaboration avec ses confrères, cosignant nombre de drames en vogue sur les scènes londoniennes au lendemain de la mort d'Elizabeth. « *Tragédie du sang* », *La Duchesse d'Amalfi*

(c. 1613) est un chef-d'œuvre autant qu'un moment fondateur. Cruauté et fatalité le disputant à l'horreur, cette terrible affaire de famille – veuve à 20 ans, la duchesse épouse secrètement son intendant, Bologna, mais la vindicte de ses frères, le cardinal d'Aragon et le duc de Calabre, ont raison de cette idylle cachée – ne privilégie pas l'action, mais l'expression, si concise et chargée que l'horreur en sourd plus terrible encore. Webster préfère le sinistre au pathétique ; en cela il préfigure le gothique anglais

et la veine noire du romantisme insulaire. *Ph.-J. C.* Traduit de l'anglais, introduit et annoté par Gisèle Venet, Les Belles Lettres, « Classiques en poche », 256 p., 9 €.

LEUR HISTOIRE

de Dominique Mainard C'est un livre fragile et lumineux, qui exerce les sortilèges du conte : à la fois délicat et accompli dans sa formulation, il mêle secrètement, en images presque oniriques, le récit et ses improbables clés perdues (une fillette endormie dans la cage

Le « Chantecler » de Rostand, image de l'attente du Christ Un coq métaphysique

CHANTECLER
d'Edmond Rostand.

Présentation de Philippe Bulinge, GF Flammarion, 360 p., 7,30 €

Février 1910. Succès populaire pour *Chantecler*, que la critique éreinte. Rostand écrira encore pour le théâtre (1), mais *La Dernière Nuit de Don Juan*, qui prolonge le *Don Juan* de Molière, ne sera publiée qu'après sa mort.

L'idée de *Chantecler* lui est venue en 1902, à la lecture des *Oiseaux* d'Aristophane, du *Roman de Renart* et du *Renard* de Goethe et de nombreux ouvrages traitant de l'ornithologie. A Cambou, il installe un poulailler d'animaux empaillés. Une façon d'être au plus près de la réalité pour concevoir les costumes qui changeront les comédiens en coqs, poules, lapins, pintades... environ quarante tenues pour un peu plus de soixante-dix comédiens, qu'il faut convaincre. Lucien Guitry prenant le rôle-titre, il regretta d'avoir à « *se foutre en coq* ». Le succès public ne fut certainement pas une complète consolation pour l'auteur. Plusieurs raisons sont avancées pour expliquer les réactions sévères de la critique. Après *Cyrano*

et *L'Aiglon*, on n'attend pas qu'un crapaud reconnaisse : « *Nous sommes laids* », pour qu'un coq lui réponde : « *Vous avez de beaux yeux !* » Toutefois, si la forme a des faiblesses, que relève Léon Blum, alors excellent critique – pour lui, l'œuvre « *manque d'harmonie (...)* *d'équilibre entre la partie lyrique et la partie satirique* » –, le fond, pour grave et important qu'il soit, n'apparaît pas forcément devoir à une inspiration religieuse. Maurice Rostand explique que, pour son père, l'œuvre est métaphysique, car « *il s'agit de savoir si ce sont les forces de lumière qui triompheront ou les forces d'obscurité ; Chantecler devient le porteparole de l'humanité qui espère* » (2), ce que Philippe Bulinge analyse en démontrant que « *la dimension religieuse est bien la clé de la pièce* ».

Il n'est pas habituel de voir ou

de lire *Chantecler* comme une œuvre mystique, une sorte de suite à *La Samaritaine*, que Rostand présentait comme « *l'épisode touchant de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine* », qui lui offrait d'exprimer sa foi en se plaçant dans la lignée d'Arnold Gréban et de son *Mystère de la Passion*. Avec *Chantecler*, il place son coq emblématique « *dans l'attente du retour du Christ, de la victoire du bien sur le mal, de la Lumière sur la Nuit* ». Et c'est une autre pièce que l'on découvre quand, dans l'hymne au Soleil de *Chantecler*, on entend un chant à la gloire de Dieu. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

(1) Signalons aussi Théâtre, d'Edmond Rostand (Omnibus, 992 p., 25 €).

(2) Edmond Rostand, de Jacques Lorcey (éd. Séguier, 65 € les trois tomes).

Nouveau rapport au temps, au monde, au savoir : les humanistes ont rompu avec le Moyen Âge dans un mouvement d'une radicale vitalité

L'humanisme ou la révolution par les lettres

L'HUMANISME ITALIEN
Philosophie et vie civile à la Renaissance
(Der Italienische Humanismus)
d'Eugenio Garin.

Traduit de l'allemand et de l'italien par Sabina Crippa et Mario Andrea Limoni, Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 368 p., 22 €.

HISTOIRE DU COLLÈGE DE FRANCE I.

La création 1530-1560
sous la direction d'André Thuillier
Fayard, 528 p., 40 €.

Libéré des geôles pontificales, où il avait passé quelques mois pour un pamphlet contre Paul II, Bartolomeo Platina écrivit, au cours des années 1460, son *De falso et vero bono*, y livrant une réflexion essentielle sur la science, la culture et le statut de l'homme formé aux *studia humanitatis* : « Seul parmi tous, le savant n'est pas un étranger en pays étranger (...) la culture, partout où nous allons, nous accompagne, nous guide, nous permet d'arriver à bon port. »

Pouvait-on dire alors avec plus de vigueur et d'espérance l'idéal, non d'un savoir universel enfermant le monde dans un système, mais d'une communication entre les hommes grâce à la restitution des bonnes lettres ? Pouvait-on exprimer mieux la conviction que les *litterae* pouvaient contribuer à la rénovation du monde, de l'enseignement, de la vie en société, du gouvernement même, et à la félicité de l'homme ?

Pour comprendre les enjeux de ce surassement des *studia humanitatis* dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles, il faut suivre le récit lumineux et généreux d'Eugenio Garin dans ce classique, *L'Humanisme italien*, dont on attendait la traduction française depuis près de soixante ans. Partant de Pétrarque et de Salutati, Garin réfute en effet les interprétations tronquées et les simplifications partisanes forgées par les contemporains eux-mêmes. Contrairement à ce qu'affirment un Ulrich von Hutten ou un Rabelais, par exemple, dans leur

dénonciation des « théologastres » ignares et ratiocineurs, ou encore Erasme qui ridiculise les « subtiles niaiseries » de la scolastique, le Moyen Âge n'avait pas ignoré des classiques ou les langues anciennes. « *Le Moyen Âge* [n'est] ni ténébreux ni barbare », mais l'usage qu'il fait des textes antiques, et singulièrement d'Aristote, l'enferme dans « une attitude révérencieuse », qui le condamne « au commentaire obsessionnel et tourmenté », à la glose ininterrompue des mêmes auteurs et des mêmes passages. En s'appliquant à la critique historique et philologique des textes antiques, l'humanisme accomplit une rupture radicale : Aristote ou Galien ne sont plus des autorités qu'il faut commenter inlassablement, mais des auteurs, situés dans l'histoire, qu'il faut lire et comprendre, et qu'il est donc possible de soumettre à une discussion critique.

Sentiment nouveau

On le voit, ce passage, décisif, de l'*auctoritas* à l'*auctor* participe d'un sentiment nouveau de l'histoire et du passé, d'un rapport à l'Antiquité qui n'est plus perpétuation ou répétition sans fin d'un savoir immuable et parfait. Ce premier humanisme italien, celui de Salutati, de Lorenzo Valla, de Bruni, n'est ainsi pas affaire de cabinet ou de bibliothèque. Au contraire, c'est dans le service des autres hommes, de la cité ou de la patrie que se manifeste et s'exprime pleinement la vertu de l'homme formé aux *bonae litterae*. Comme le dit Alberti, « l'homme est né pour être utile à l'homme » et cette certitude fonde la dénonciation de l'état monastique et de l'isolement stoïcien. L'action politique, le travail, la gloire, voire la richesse, sont plus utiles et plus conformes à la dignité de l'homme que l'ascèse stérile ou la solitude monastique.

La vigueur de l'humanisme civique et la conviction que le langage, ou plus exactement la rhétorique, est l'outil qui permet d'agir dans la société des hommes pour le bien commun conduisent par conséquent les membres de la République des lettres à se prononcer sur des questions qui prennent à partir de la fin du XV^e siècle un caractère d'urgence : la

François I^{er}, paré de toutes les vertus : le courage de Mars (glaive et armure), la sagesse de Minerve (casque, toge et tête de Méduse en trophée), le désir de Cupidon (flèches et carquois), l'adresse de Diane chasserresse (cor), l'éloquence de Mercure (caducée et sandales ailées), attribué à Niccolò dell'Abbate (environ 1545). BNF

dignité des langues vernaculaires (enjeu des *Azolains* comme de *La Célestine*), la légitimité de la traduction des Écritures, le renouvellement de la pédagogie et le rôle de la conversation ou du dialogue dans la formation de l'homme accompli, le service du prince...

Les origines des lecteurs royaux, brillamment retracées par le premier volume de la monumentale *Histoire du Collège de France* dirigée par André Thuillier, en sont peut-être l'une des meilleures illustrations. Elles montrent, en effet, que si les idées et les méthodes humanistes s'étaient peu à peu propagées dans l'Université de Paris dès la seconde moitié du XV^e siècle, une étape est bien franchie avec l'accession au trône d'un roi très vite conscient de la gloire que les lettres et les arts pouvaient lui apporter à côté du succès des armes, surtout lorsque, après Pavie, (1525) celui-ci se déroba. Longtemps retardée, malgré les efforts d'un Guillaume Budé et les tergiversations d'Erasme, qui se vit offrir la direction de cette nouvelle institution, la création des lecteurs royaux pour le grec, l'éloquence latine, l'hébreu, la médecine mais aussi l'arabe ou les mathématiques ouvre de fait une époque nouvelle.

Alors que la plupart d'entre eux sont dépourvus des grades parisiens sans lesquels il n'était pas possible d'enseigner, les lecteurs écornent le monopole de l'Université et drainent un public nombreux, parfois grâce à l'utilisation du vernaculaire. Mais, surtout, ils importent dans les disciplines dont ils se saisissent les exigences critiques et rhétoriques de pensée humaniste : forts de leurs compétences de grammairiens et de philolo-



gues, ils braconnent sur les territoires de la faculté de théologie et contribuent à changer le cours des études bibliques ; contre la prédominance des exercices oraux, et notamment des disputes, dans l'Université, ils imposent la centralité de l'écrit et de la lecture dans la pédagogie ; ils participent aussi clairement de la fondation d'une mathématique autonome. Origines fragiles et apparemment modestes du futur Collège de France ?

Peut-être, mais son rôle s'avère rapidement décisif. En inaugurant cette nouvelle instance de production et de propagation du savoir et en la protégeant contre les premières épreuves qu'elle dû affronter, François I^{er} réalisa bien le programme humaniste énoncé par Pandolfo Collenuccio pour Alphonse d'Aragon : « *Le roi qui n'est pas un lettré est un âne couronné.* » ■

OLIVIER CHRISTIN

Célestine, la divine maquerelle

LA CÉLESTINE
Tragi-comédie de Calixte et Mélibée
(La Celestina. Tragicomedia de Calisto y Melibea)
de Fernando de Rojas

Traduit de l'espagnol par Aline Schulman, Fayard, 360 p., 20 €.

Le Cid, Don Juan, Don Quichotte : trois héros formés en Espagne, du Moyen Âge au Siècle d'or, devenus des mythes de la littérature européenne. Trois mousquetaires de l'imaginaire moderne. Trois, ou quatre, comme dans le roman d'Alexandre Dumas. Seulement, le quatrième larron, celui qui ouvre avec fracas les portes littéraires de notre XVI^e siècle, est un peu à l'écart de la troupe. D'abord, c'est une femme. Sur-tout, c'est une « vieille putain ». Son prénom, Célestine, est divin, ses manières, nettement moins. Mère maquerelle à Salamanque, trafiquante de fausses vierges, sorcière cupide et cauteleuse, Célestine est un poison génial, inventé dans des circonstances encore obscures, au croisement de ce que seront le théâtre et le roman modernes.

D'abord écrit de main anonyme, le texte de *La Comédie de Calixte et Mélibée* imprimée en 16 actes, où Célestine apparaît en 1499, est bientôt revendiqué par un certain Fernando de Rojas, licencié en droit, fils d'un juif converti condamné par l'Inquisition. Revendication par-

tielle, néanmoins : Rojas ne serait que le continuateur zélé d'un inconnu, auteur du premier acte. Revendication prudente, aussi : dans la décennie qui suit, l'œuvre rebaptisée et augmentée de 5 actes, vient corsetée d'un prologue bon teint et d'une édifiante conclusion.

Pourquoi tant de précautions ? Parce que, comme l'écrit le critique Stephen Gilman, *La Célestine*, le temps de ses 21 actes entièrement dialogués, vous plonge sans ménagement « dans le bain acide de la vie ». L'intrigue le montre un peu : cynique, mais non sans honneur, Célestine facilite les amours contrariées de son nouveau client, le noble et avide Calixte, avec sa réticente voisine Mélibée. Une fois la chose faite, elle entraîne, par diverses trahisons, le meurtre de Célestine par ses complices, à leur tour exécutés. S'ensuit le trépas de Calixte, puis le suicide de Mélibée.

Universelle libido

Mais cet entassement de cadavres n'est pas la vraie surprise de *La Célestine*. Vivants, les personnages sont bien plus corrosifs, prêts à se crotter les pieds dans la boue pour toucher un peu d'or ou de chair, sans distinction de castes. Sur cet universel levier de la libido, chacun pèse frénétiquement du poids de ses paroles, pour mieux culbuter l'autre. Quelques mots d'amour à la Pétrarque, un peu de dialectique, et la mieux simulée des vertus, la plus noble pucelle retourne ou enlève sa veste com-

me par magie. Sans la traductrice Aline Schulman, la justesse de ces voix, rendues jusque dans leur fourberie, leur désarroi, leur vitalité ne seraient pas aujourd'hui d'une telle évidence pour le lecteur français. Succédant à une limpide et déliée traduction du *Quichotte* publiée en 1997, celle de *La Célestine* a demandé autant d'attention : « *Il fallait se concentrer sur l'affrontement des répliques, le rythme précis d'une tirade, des inventions subtiles dans une langue ancienne, à présent obscure par endroits, qu'il faut traduire clairement. Beaucoup de proverbes de La Célestine ont beau être inventés, ils ont l'air aussi traditionnels et naturels que ceux de Sancho Pança.* »

Dans cette traduction admirablement faite pour l'oreille, sans notes érudites, ouverte par deux belles préfaces de Juan Goytisolo et Carlos Fuentes, *La Célestine* redevient une haletante lutte verbale entre des ego, d'une fascinante lucidité, dominant d'une tête les traditions littéraires de son temps pour s'en arracher violemment. Comme un de ses probables auteurs, son héroïne est sans doute membre de cette communauté juive espagnole mise au ban ou vouée à la diaspora. L'œuvre utilise le dialogue pour dynamiser son usage didactique, la comédie latine, les dictons populaires, et même le *Zohar* et le néostoïcisme, en laissant venir dans la bouche des personnages l'expression cher payée de l'éphémère et de l'irréversible. ■

FABIENNE DUMONTET

Le classique et le vulgaire

LES AZOLAINS/GLI ASOLLANI
de Pietro Bembo

Texte italien établi et annoté par Carlo Dionisotti, traduit et présenté par Marie-Françoise Piéjus, préface de Mario Pozzi, Les Belles Lettres, « Bibliothèque italienne », 596 p., 41 €.

Va-t-on enfin rendre justice aux *Azolains* de l'humaniste vénitien Pietro Bembo (1470-1547) ? Explicitement titré en référence aux *Tusculanes* de Cicéron, ce dialogue, interrompu par la récitation de poésies, vise à fournir un guide au jeune lecteur sur le point d'affronter la mer périlleuse qu'offre toute vie, et notamment les terribles écueils de l'amour, dont il n'est pas aisé de discerner s'il est bon ou funeste.

Trois couples débattent ainsi dans un jardin du château d'Asolo, domaine de la reine de Chypre, Caterina Cornaro, qui tient là la seule cour tolérée sur le territoire de la Sérénissime. Conçu, dans le sillage de l'œuvre de Pétrarque et de Dante, qu'Alde Manuce, éditeur du premier dialogue de Bembo, *De Aetna* (1496), vient d'inscrire à son catalogue – pour la première fois, deux chefs-d'œuvre de langue vulgaire bénéficient du scrupule philologique jusque-là réservé aux Antiques –, au plus fort de la passion amoureuse que Bembo voue à Marie Savorgnan, *Les Azolains* concilie expérience intime et débat philosophique. Si la dédicace prévient la duchesse

de Ferrare, la belle Lucrece Borgia, ne figure pas sur l'édition originale, parue au printemps 1505, tant l'auteur a hâte de rompre avec le double conformisme des cercles humanistes et des usages de cour, le choc espéré par Bembo a bien lieu. Alors que l'élan renaissant s'essouffle et qu'il n'est question que d'inventer des voies nouvelles capables de concilier culture classique et littérature en langue vulgaire, Bembo sidère ses contemporains en proposant, au-delà d'une stupéfiante virtuosité stylistique, une sorte de classicisme vulgaire. Rien moins qu'imposer une voie médiane entre le prestige savant des langues anciennes et la poésie qui gagne les salons et les cours où des dialectes en pleine vitalité imposent des *koinè*s fluctuantes, suffisantes pour le courtisan, mais pas pour l'humaniste.

Si Castiglione, dont *Le Courtisan* (1518) répond en partie aux *Azolains*, juge sévèrement l'audace de Bembo, nul ne conteste en revanche le thème du dialogue. En tentant d'accorder les positions chrétiennes et la pensée de Marsile Ficin sur l'amour, Bembo offre en effet le texte fondamental du platonisme jusqu'à la parution posthume (1535) des *Dialogues* de Léon Hébreu, d'une tout autre portée spéculative.

Cette édition exemplaire éclaire la portée d'un texte au style superbe, qui par-delà le débat linguistique dit la crise idéologique d'un humanisme écartelé entre l'ancien et le nouveau. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Louise Labé, une géniale imposture

PAR MARC FUMAROLI

LOUISE LABÉ
Une créature de papier
de Mireille Huchon

Droz, 488 p., 22 €.

Il en va de la poésie comme de la peinture. Il ne suffit pas qu'un peintre (Titien, Ingres ou Girodet) ait prêté son art à une belle nudité féminine ou masculine pour croire que ce corps déshabillé se doive de faire le même effet qu'un vidéo porno. Il ne suffit pas non plus qu'un poète (Catulle, Pétrarque ou Proust) évoque une fictive beauté cruelle pour croire qu'il raconte, en langage « codé », sa torride vie sexuelle, laquelle, « décodée » par les exégètes et traduite en médiocre prose par les biographes, dispensera leurs lecteurs naïfs d'entendre le message original. Peinture ou poésie, l'art retors a ses détours auxquels le réductionnisme décodeur ou biographique substitue des raccourcis.

Savante, mais ne s'en laissant pas conter, sorbonnarde, mais non philistine, Mireille Huchon, dans son livre *Louise Labé, une créature de papier*, lève le voile sur certains détours de l'art négligés par « décodeurs » et biographes. Spécialiste de Rabelais et du « beau XVI^e siècle » français, Mireille Huchon rejoint les conclusions auxquelles sont parvenus les meilleurs connaisseurs actuels, un Paul Veyne, un Philip Hardie, de ces élégiaques grecs et latins que les doctes (mais facétieux) poètes de la Renaissance savaient par cœur et imitaient en connaissance de cause : leurs « cris » mélodieux de colère, de jalousie, ou de déception relèvent d'un art, d'un genre, et de leurs conventions. Les Corinne ou les Lesbie auxquelles ils les adressent sont des *scriptae puellae*, des « demoiselles écrites », dont l'existence, réelle ou non, importe peu au beau jeu du poème.

Pourquoi cette insincérité, ces impostures, ces trompe-l'œil, ces jeux de masque séducteurs ? Il faut s'y faire : pour la

joie virtuose de jouer librement de l'ironique puissance d'illusion dont dispose sur ses lecteurs et lectrices le langage poétique, joie d'un tout autre ordre (surtout lorsqu'elle prend pour sujet et pour emblème les blessures d'Eros), que les plaisirs « vécus », sinon partagés, de l'alcôve. Pour l'Ovide des *Amours* qui a fait croire, au centre de sa fiction amoureuse, à une imaginaire « Corinne », le comble de l'humour est atteint lorsqu'il se surprend, jaloux de son propre succès, à redouter que ses lecteurs ne deviennent réellement amoureux de cette beauté de parchemin !

Sur cet arrière-fond d'élégie grecque et romaine, Mireille Huchon démontre que Louise Labé, la « *Sappho française* », est un « *emploi féminin* », inventé de toutes pièces par un groupe de poètes réunis autour de Maurice Scève, le Mallarmé lyonnais du XVI^e siècle, capable tout comme le Racine de *Phèdre* ou le Mallarmé d'*Hérodiade* de travestir sa voix pour la prêter à une grande cantatrice fictive. La démonstration de Mireille Huchon est irréfutable et réjouissante, même si elle doit faire rentrer sous terre les exégètes et les biographes qui, depuis le XIX^e siècle, ont pris au pied de la lettre un double jeu poétique « *de haute gresse* » dont le sel attique leur a échappé.

« Louer Louise »

S'il y a querelle entre l'auteur et les derniers croyants de « Louise Labé », elle s'achèvera comme celle qui opposa, dans les années 1960, Frédéric Deloffre à Yves Florenne, celui-ci soutenant, après beaucoup d'autres, dont Stendhal, que les bouleversantes *Lettres de la religieuse portugaise* (1669) étaient l'œuvre d'une sœur Mariana Alcoforado, s'adressant à un officier français qui l'aurait séduite et abandonnée, alors que Deloffre prouvait que, Mariana ou non, ces *Lettres* étaient l'exercice littéraire, imité des *Héroïdes* d'Ovide, d'un gentilhomme français fort lettré, Guilleragues. De sa

vie celui-ci n'avait mis les pieds au Portugal, mais il était des amis intimes de Molière, lequel est l'auteur, comme chacun sait, d'autres plaintes amoureuses sublimes, telles celles d'Elvire dans *Dom Juan* (1663).

Les poètes qui, avec Scève et son brillant éditeur Jean de Tournes, ont composé les *Œuvres de Louise Labé, Lyonnaise* (1545), qui ont concouru à célébrer cette Sappho imaginaire dans une « guirlande » qui occupe la moitié du recueil, qui ont fait exécuter la même année, par un excellent graveur, un portrait de la fictive poétesse (non joint à ce livre), n'avaient nullement en tête de gagner une bataille dans la « guerre des sexes ». Au contraire, ces lecteurs de Platon, de Ficin, de Léon Hébreu, ces disciples de la Diotime du *Banquet*, en prenant les devants, en inventant une « *Sappho française* » et son œuvre lyrique, entendaient créer un exemple qui encouragerait leurs partenaires féminines à entrer hardiment, comme déjà la sœur de François I^{er}, Marguerite de Navarre, et comme plusieurs Italiennes, dans la lice poétique et littéraire.

Dès 1542, Clément Marot incitait en vers ses confrères lyonnais à « *louer Louise* », jeu de syllabes comme les poètes d'alors les adoraient, et qui équivalait au « *laudare Laura* » de Pétrarque. Cela revenait à leur proposer, pour exercice de leur talent, de créer une autre Laure, rivalisant avec la fascinante « *demoiselle de papier* » du *Canzoniere* italien. La Laure poétique de Pétrarque n'avait jamais eu qu'un rapport tout nominal avec Laure de Noves, puis de Sade, pas plus que la « *Délie* » de Scève (1544) avec une inspiratrice improbable. Existait-il à Lyon une Louise Labé qui n'a pas laissé d'autres traces littéraires que le petit recueil de 1545 et les jeux de mots (*Labyrinthe*, *La-soif de bai-sers*) auxquels ce nom se prêtait ? Faut-il l'identifier à la courtisane lyonnaise que l'on appelait « *la belle Cordière* » ? Sauf un nom et un

surnom, elles sont restées toutes deux de parfaites inconnues. L'une ou l'autre ne furent jamais, au mieux, que des prétextes. Scève et ses amis, Olivier de Magny (auquel on a, au XIX^e siècle, prêté, comme à Marot, une ardente liaison avec l'imaginaire Sylphide lyonnaise), Jacques Peletier du Mans, Guillaume des Autels, entre autres, ont donné un tour d'écrœu supplémentaire à l'antique *puella scripta* du désir élégiaque. Non contents de « *louer Louise* », ils se sont employés à lui prêter le talent dont ils la louaient, réunissant sous son nom une exceptionnelle offrande lyrique.

A la même époque, à Lyon, un descendant de Laure de Sade publiait un recueil de poèmes en réponse au *Canzoniere* : il les attribuait à ladite Laure. L'éditeur et ami de Scève, Jean de Tournes, attribuait au poète la découverte en 1533 du tombeau de Laure, d'où il aurait tiré un sonnet manuscrit et inédit de Pétrarque. Autant de supercheries qui trompaient sans tromper personne, dans ce milieu de littérature raffinée. Les grands rhétoriciens lyonnais de l'amour n'ignoraient rien ni des paradoxes cruels et facétieux dont Eros, « *le petit dieu félon* » (Montaigne *dixit*), est fertile, ni surtout des délices et déceptions dont le langage est capable lorsqu'il est chauffé à blanc.

Exit Louise Labé. Mais la mince brochure (un superbe dialogue en prose de *Folie et Amour*, trois élégies, vingt-trois sonnets déchirants) qui a suffi, avec les éloges d'un chœur de poètes, à faire exister une personnalité poétique hors pair, ne perd rien au change. Au contraire, ce que ce recueil abandonne dans l'ordre romantique de la « *sincérité* », il le gagne dans l'ordre du sentiment de l'art, de sa puissance à prêter la parole à l'éternelle violence androgyne du désir, mais aussi de l'ironie supérieure avec laquelle il se joue et se moque de sa propre puissance d'illusion et de déception. Merci, Madame. ■

Quand « l'homme devient un dieu pour l'homme »

DIALOGUES D'AMOUR
(*Dialoghi d'amore*)
de Léon Hébreu

Traduit de l'italien par Pontus de Tyard, Vrin, 526 p., 50 €.

Décidément, la Renaissance n'a pas grand-chose à envier à notre siècle en matière de « transferts culturels » et d'échange entre les civilisations ! Les *Dialogues d'amour* de Léon Hébreu (1460-1521 environ), publiés à titre posthume (1535) en italien mais dont la langue originale fut peut-être l'hébreu, le montrent une fois de plus. Dès 1551, soit dans des délais équivalents aux nôtres voire plus rapides, l'une des figures éminentes de la Pléiade, Pontus de Tyard (1521-1605), admirateur de Louise Labé, avait réalisé la traduction de cette œuvre majeure du XVI^e siècle, comparable par son écho au *Commentaire sur "Le Banquet"*, de Marsile Ficin, un autre de ces grands « traités d'amour » qui foisonnaient alors.

Grâce aux notes abondantes de Tristan Dagron, qui en forment le précieux

commentaire suivi, cet indispensable relais entre la spéculation judéo-arabe du Moyen Age et les temps modernes se voit enfin rendu au lecteur du XXI^e siècle. La version française d'époque, élégante et claire, dont seule l'orthographe a été modernisée, a pu, avec l'aide de Severio Ansaldo, être reproduite en extenso tant elle est fidèle au texte de départ.

Certes, la tentation est grande de ranger Léon Hébreu dans la catégorie des penseurs marginaux ou des « beaux inconnus ». Pourtant, sa pensée, qui ne fait pas explicitement référence aux sources juives, reste comme un témoignage d'ouverture de la civilisation européenne à ses parias, en l'occurrence les juifs, établissant qu'à côté du mépris envahissant, de l'expulsion ou de la persécution, l'alternative d'un « dialogue » intellectuel était aussi possible.

Les événements dont Léon fut le contemporain avaient pourtant de quoi lui inspirer bien autre chose qu'une méditation sur l'amour. De son vrai nom : Juda Abravanel, médecin de son état, fils du célèbre exégète, banquier et conseiller des princes, Isaac Abravanel,

il avait dû affronter la catastrophe de 1492 et l'exil forcé des juifs d'Espagne puis du Portugal. Cet effondrement avait été au point de départ de l'historiographie juive moderne. La première histoire des juifs de Joseph Hacoen, également rédigée dans une Italie devenue entre-temps un refuge de cette diaspora espagnole, s'intitulait significativement *Une vallée de larmes* (1558-1563).

Pourquoi est-ce non la lamentation mais l'amour, pierre angulaire d'une communauté reconstituée où « *l'homme est un dieu pour l'homme* », qui constitue la réponse de Juda/Léon au malheur individuel et collectif ? Il faut, pour le comprendre, situer sa philosophie dans le contexte du néoplatonisme partagé par les élites de la Renaissance, celui de Jean Pic de La Mirandole, qui devait beaucoup aux sources juives et arabes et avait fini par supplanter la référence à Aristote omniprésente pendant la période médiévale.

Les *Dialogues*, conversation en trois parties (une quatrième consacrée aux « *effets de l'amour humain* » n'a jamais été écrite ou publiée), qui oppose un Phi-

lon à une Sophie, assimilés parfois à Salomon et à la reine de Saba, sont soutendus par l'idée que l'amour, au premier chef l'« *amour intellectuel de Dieu* » joue un rôle central dans le processus cosmologique où l'homme a, depuis Adam, mandat de réconcilier Dieu avec lui-même. La séparation des sexes est l'image d'une dualité intrinsèque au Créateur qu'il s'agit de surmonter. A ce titre, l'amour des choses éternelles représente la forme supérieure d'un sentiment qui ne s'épuise ni dans le plaisir ni dans le « *délectable* » mais se parachève dans la connaissance de l'unité perdue.

Ici se trouve préfigurée la fusion entre l'amour et le savoir qui culminera dans l'*Ethique* d'un Spinoza, bien plus tributaire des sources philosophiques juives en général, et de Léon Hébreu en particulier, qu'on ne veut le croire.

L'inachèvement du livre ne nous permet cependant pas de savoir si Sophie aura cédé aux avances de son séducteur. Tant mieux. La fantaisie de cette cour n'en a que plus de force pour nous tenir plus encore sous son charme. ■

NICOLAS WEILL

Autres parutions

Signalons l'édition critique de l'*Histoire de Sébastien Le Pelletier* (1579-1592), passionnant document dont Xavier Le Person, qui l'édite et le présente, éclaire la figure de l'auteur, un prêtre ligueur moins disert sur lui-même que sur les « *ennemis de l'Etat de France et de la foy catholique* » (Droz, 344 p., 105,70 €) et, versant poésie, la première traduction française de deux chefs-d'œuvre de l'humaniste florentin Ange Politien (1454-1494) *Stances* et *Fable d'Orphée* (édition bilingue, traduction d'Emilie Séris, notes de Francesco Bausi, Les Belles Lettres, « Bibliothèque », 35 €).

ZOOM

PHILIPPE DE COMMYNES,

de Joël Blanchard
Tenter la biographie d'un homme dont les *Mémoires* figurent au panthéon du genre relève de la gageure. Conseiller de Charles le Téméraire, puis de Louis XI, le sieur de Comynnes (1445-1511) n'a guère de secret pour Joël Blanchard qui a édité ses *Lettres* (Droz, 2001) comme les *Mémoires* (« Lettres gothiques », 2001 et « Agora », 2004). Aussi relève-t-il le gant avec panache. On retiendra la place de sa patrie d'origine, la Flandre, la dimension d'homme d'argent surtout du diplomate, jamais aussi subtilement abordée. Ne manque pas même un judicieux retour sur la fortune posthume d'un écrivain exempt de purgatoire depuis l'édition posthume de ses *Mémoires* en avril 1524. Une autre gageure. Ph.-J. C. Fayard, 592 p., 28 €.

L'ARIDOSIA,

de Lorenzo de Médicis
Inspiré de Plaute (*La Marmite*, *Les Revenants*), mais aussi de Térence (*Les Adelphe*), et même de Machiavel, tant l'auteur de *La Mandragore* (1518) que du *Prince*, *L'Aridosia* est une comédie féroce, dont Molière s'inspira aussi pour son *Avare*, via l'adaptation française qu'en fit Pierre de Larivey (1579). Comédie en cinq actes créée en 1536 à l'occasion des noces du duc Alexandre de Médicis, cette pièce en langue vulgaire n'innove pas, l'Arioste ayant à Ferrare déjà imposé le genre ; mais qu'elle soit l'œuvre de Lorenzo de Médicis (1514-1547), qui assassina son cousin sept mois plus tard, et devait tomber sous les coups des tueurs du nouveau duc toscan – Musset en fit son *Lorenzaccio* – rend précieuse cette édition bilingue, dont les enjeux croisent vie de cour et littérature. Ph.-J. C. Les Belles Lettres, « Bibliothèque italienne », 288 p., 30 €.

NOËL BÉDA,

de Pierre Caron
A l'heure où le « *J'accuse !* » de Zola enflammait la France, le jeune chartiste Pierre Caron (1875-1952), qui fonde la même année une *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, distribuée par une société proche de l'extrême gauche dreyfusarde, soutient sa thèse sur Béda (1470-1537), syndic de la Sorbonne sous François I^{er}, doctrinaire intransigeant jusqu'à l'intégrisme, qui combattit Lefèvre d'Étaples, Erasme et Luther, et fit conduire au bûcher Antoine Augereau, l'imprimeur de la sœur du roi, Marguerite de Valois, dont il fit interdire *Le Miroir de l'âme pécheresse*. Cette « *peste exécutable* » que dénonçait Dolet finit par perdre son venin, exilé dès 1533, incarcéré et condamné bientôt pour son acharnement contre les professeurs du Collège royal (1535). Dans son intelligente présentation d'une thèse qui sortit de l'oubli ce symbole de

l'obscurantisme scolastique, Arnaud Laimé sait mettre en perspective « *le diabolique docteur et les saints érudits* » dans les courants intellectuels de 1898. Un tour de force et une aubaine. Ph.-J. C. Les Belles Lettres, « Le Miroir des humanistes », 272 p., 25 €.

VOYAGE DE TURQUIE

Réjouissant dialogue anonyme à trois personnages, le *Voyage en Turquie*, écrit avant 1557, se lit d'une traite. A la fois farce, épopée, dialogue didactique et humaniste alimenté par le récit d'une odyssée vers Constantinople, il fourmille d'anecdotes et de réflexions sur Turcs et Espagnols, curieux les uns des autres. A confronter avec l'étude de Frédéric Tinguely sur *L'Écriture du Levant à la Renaissance* (Droz, 2000). F. Dt. Traduit de l'espagnol, présenté et annoté par Jacqueline Ferreras et Gilbert Zonana. Fayard, 448 p., 23 €.

Barthes dans l'œil du disciple

Eric Marty restitue dans un livre émouvant et personnel la figure de son mentor, figure vénérée de la vie intellectuelle parisienne des années 1970

Etonnant livre, très inattendu, à vrai dire. Sauf peut-être pour ceux qui ont approché le premier cercle autour de Roland Barthes et s'interrogeaient sur le lien – mystérieux ? – qui pouvait exister entre lui et le tout jeune Eric Marty. Il participait, dans les années 1970, à son séminaire, comme Antoine Compagnon, Jean-Claude Milner, Patrick Mauriès, Renaud Camus, notamment. Eric Marty a dirigé, au Seuil, les *Œuvres complètes* de Roland Barthes (1994, réédition en cinq volumes, 2002) et aussi les quatre volumes de ses *Cours et séminaires au Collège de France* (coédition IMEC, quatre volumes, 2002-2003). C'est dire sa familiarité avec l'œuvre, sur laquelle il peut offrir une vue d'ensemble aussi bien que des analyses détaillées. Pourtant, auteur également de deux essais remarquables, parce que discutables (1), il n'avait pas consacré de livre personnel à Roland Barthes. Paraissant dans la collection « Fiction & Cie », son entreprise d'aujourd'hui s'annonce plus littéraire qu'essayiste. Mais le livre est constitué de trois parties distinctes, aux statuts très différents. Il commence par le « Mémoire d'une amitié », essai de « *portrait autobiographique* » qui donne une description quasi phénoménologique, pudique et sincère, d'une relation, celle du disciple et du maître. Sa portée excède ainsi le témoignage sur Barthes en mettant au jour une sorte de structure de cette relation, forcément fictionnelle, puisque toute écriture littéraire relève de la fiction. Vient ensuite un recueil des préfaces qu'Eric Marty a écrites pour les cinq volumes des

Œuvres complètes. La troisième partie fournit une transcription du séminaire qu'il a donné, en 2002, à Paris-VII.

Les préfaces problématisent intelligemment l'œuvre en la périodisant comme elle y appelait elle-même puisqu'elle dialogue avec le temps, l'air du temps, la mode, intellectuelle, vestimentaire, culturelle, morale (au sens des mœurs), sous les tutelles successives de Gide, Sartre, Marx, la linguistique, la psychanalyse, jamais reniées, jamais non plus constituées en dogmes, mais utilisées comme incitation à une pensée décalée par rapport à ce qui pourrait les constituer en écoles, en *theoria*, en autorité. Le vrai modèle de Barthes est Proust, pour la vision ironique du monde social, pour la finesse de l'analyse, pour l'humour qui doit garder de l'effusion sans congédier les sentiments.

ROLAND BARTHES
Le métier d'écrire
d'Eric Marty.

Seuil,
« Fiction & Cie »,
342 p., 23 €.

de l'intelligentsia, porte justement, avec subtilité, sur la résistance ambivalente de son auteur à la *theoria*, en pleine période de triomphe de la théorie. Dans une époque intellectuellement aride et conflictuelle, ce livre ressuscitait les battements de cœur d'une figure pathétique, ridiculisée par l'air du temps : l'amoureux. Il rencontra le silence embarrassé des intellectuels : le cœur n'appartenait-il pas à un vocabulaire sentimental complètement démonétisé ? Barthes prétendait « *neutraliser* » la théorie par la distance du Neutre, catégorie intellectuelle autant qu'existentielle et même politique, opposée à l'hystérie qui brandit la vérité comme affirmation de soi et condamnation de l'autre. Le « *non-vouloir-saisir* » devenait pour lui la vérité ultime de la passion amoureuse, une sorte de générosité dans le renoncement à soi comme prise sur l'autre, sur l'aimé.

Empereur romain solitaire

Comment s'établissait alors, dans la réalité quotidienne, le rapport entre un disciple – dont la position même implique soumission déferente au discours et aux idiosyncrasies du maître – et un maître qui résistait à toute demande poisseuse, collante par excès d'admiration, et donc toujours prête à se muer en frustration, en récrimination, et pour finir en meurtre ?

Le récit de Marty répond à ces questions de façon captivante, émouvante aussi. Il a 20 ans quand il le rencontre, en 1976. Il est timide jusqu'à l'aphasie en public. Barthes le remarque,

Derrière Proust se profile aussi Flaubert, bien sûr, pour la chasse à la bêtise, aux discours stéréotypés (les sujets des *Mythologies* sont autant d'Homais démontés par un polémiste gardant ses distances).

Le séminaire de Marty sur les *Fragments d'un discours amoureux*, seul livre de Barthes qui connut un succès au-delà



Roland Barthes à Paris, en 1975. PHOTO DANIEL BOUDINET/MINISTÈRE DE LA CULTURE/FRANCE

s'intéresse à lui, étudiant en lettres, lui donne rendez-vous à Saint-Germain-des-Près. Le jeune homme est pétrifié d'admiration pour ce « *prince de la jeunesse* » dont il a lu les livres, professeur au Collège de France et qui poursuit à l'École des hautes études son séminaire restreint. Barthes l'y invite. Il découvre le réseau plus ou moins homosexuel qui s'étend dans Paris à partir du salon d'un riche Tunisien, hôte parfait qui reçoit l'intelligentsia dont Barthes est le maître vénéré comme une sorte d'empereur romain solitaire, mélancoïque. Barthes a alors un ami, « *figure idéale du disciple* », Jean-Louis Bouttes, ténébreux, vénéneux aussi, follement talentueux, et paresseux. Les portraits que trace Eric Marty de cet entourage, de François Wahl, de Severo Sarduy, notamment, sont dignes de Proust, dans la dénicheté comme dans l'émerveillement. Il sera « mon petit Eric », lié à Barthes par l'amour de l'opéra et la délicatesse des sentiments, la littérature aussi, bien évidemment.

Roland lui présente sa mère, qui l'apprécie, son demi-frère ; ils passent des vacances à Urt, le jeune homme devient le secrétaire chargé du courrier, dans une grandissante intimité que Mar-

ty, aujourd'hui, excelle à garder discrète tout en l'exposant. Ce « Mémoire d'une amitié » devient ainsi le portrait saint-simonien d'un homme et d'un réseau d'intellectuels, de leurs mœurs dans les folles années 1970 et aussi de la relation d'amour véritable qui existait entre Barthes et sa mère. En son centre s'ouvre un point focal proprement vertigineux et littérairement très fort parce que énigmatique : l'aveu, au détour d'une phrase, et sans commentaire, qu'il a détruit quelque temps après la mort de Barthes les lettres qu'il avait reçues de lui et les exemplaires dédiés de ses livres. Pourquoi ? Découverte tardive d'une trahison ? Meurtre à retardement ? Façon définitive de tourner une page de sa vie ? Il est bon que les textes, comme les êtres, gardent leur secret en l'indiquant dans un éclair. ■

MICHEL CONTAT

(1) Louis Althusser, un sujet sans procès (Gallimard, 1999) et Bref séjour à Jérusalem (Gallimard, 2003). La deuxième partie de ce livre, « Jean Genet à Chatila », est complétée par un bref ouvrage, qui vient de paraître : Jean Genet post-scriptum (Verdier, 122 p., 11,50 €).

Le dernier Barthes

Jean-Pierre Richard a habitué ses lecteurs à un certain type d'approche critique. L'imaginaire, le « paysage » intérieur d'un auteur, se dessine à partir d'un ensemble de notions, de signifiants qui affleurent dans l'œuvre considérée. Ces dernières années, l'auteur de *L'Univers imaginaire de Mallarmé* (Seuil, 1962) s'est attaché avec bonheur aux auteurs les plus contemporains. Dans un bref et très éloquent *Roland Barthes, dernier paysage* (Verdier, 64 p., 8,80 €), Jean-Pierre Richard déploie avec une grande rigueur – une rigueur qu'on voudrait dire non ostentatoire – le « *nuancier personnel de qualités* » ou le « *mémento d'images* » de l'écrivain. Le « *flasque* » et le « *vaseux* », le « *mat* », le « *bariolé* », le « *grain* » et le « *moiré* », ou encore le « *tilt* » sont quelques-unes des balises qui mènent le lecteur-critique à fixer un certain visage du dernier Barthes, celui des *Cours et Séminaires*, de *La Chambre claire* et de *Vita Nova*.

L'autoportrait aux objets

A force de les voir tout le temps, on ne les remarque plus. Les objets familiers, ces choses qui nous entourent, nous accompagnent parfois tant d'années, nous suivent d'une maison à l'autre, ne retiennent pas l'attention. Ils sont là, simplement, déposés par le cours d'une vie, sans aucune fonction utilitaire, la plupart du temps. Et le regard glisse, sans que rien l'arrête. Sauf parfois, comme par hasard, sans qu'on sache d'abord pourquoi. Une aspérité, brusquement. Voilà que l'objet enfoui sous l'habitude signale sa présence, suscite une impression, une interrogation, un début d'émotion. On ne sait pas d'emblée de quoi il s'agit. Ce bibelot, au fait, qui évoque-t-il ? Quel moment, quel lieu, quelle histoire ? Et pourquoi commencer à s'en soucier soudain ?

Si l'on tire ce fil ténu, surgi on ne sait d'où, des surprises attendent. Ce n'est jamais ce qu'on croyait. Car la mémoire possède des tiroirs secrets, des labyrinthes, des replis, de bizarres intersections. Attention : comme un

train ou un désir, un souvenir peut en cacher un autre. On butait à peine sur une petite chose, voilà qu'on se retrouve, de proche en proche, dans un dédale de moments enfiés et de sentiments fluctuants.

Cette expérience, nous l'avons tous faite, plus ou moins, un jour ou l'autre. Jacqueline de Romilly invite à quelques périples de ce type, dans l'entrelacs des souvenirs et des choses, au fil d'un récit à la fois très libre et très tenu. Elle qui consacra son existence à Thucydide, à Homère, aux tragiques, aux Grecs et au grec, arpente ici la jeune solitude du grand âge, où les yeux défaillent, mais pas la sensibilité. Elle entame donc de subtils et changeants voyages dans sa mémoire et sa subjectivité, à l'aide de quelques moyens de transport empruntés à son appartement parisien : chevaux de bronze, cadre en bois, cuir de bureau, nouveaux rideaux, entre autres.

Les chevaux, reçus en cadeau au terme d'une conférence sur le cheval

d'Ajax, qui chez Homère se met à parler, n'évoquent pas seulement tel périphe sur le mont Olympe. Ils disent à leur manière l'amitié des collègues, les joies humaines d'un métier qui semble austère. Le cadre en bois évoque tour à tour un ami chef d'orchestre, la présence de la mère, les enthousiasmes amoureux qui ont

CHRONIQUE
ROGER-POL DROIT

illuminé l'existence. Le cuir du beau bureau ancien, taché, conduit à méditer sur ce que le temps abîme en nous et, pis, sur ce que nous saccageons à mesure chez les autres. Les nouveaux rideaux sont comme un signe d'autonomie, entre indépendance et protection, un pari sur l'avenir et une affirmation de soi. Cet autoportrait aux objets dégage un charme singulier. Car on découvre,

chez cette dame de grande science, chargée de tant d'années, une âme fort juvénile. Sous l'académicienne chenu perce une toujours jeune fille, indéfiniment rebelle et rangée tout ensemble, et tour à tour espiègle, candide, touchante, solidement réfractaire à la noirceur moderne. Cela seul vaudrait qu'on s'y arrête. Mais il y a plus, si l'on prend en compte la substance même de cette expérience.

Car il s'agit bien, en toile de fond, des relations imprévisibles entre les choses et ce que nous sommes. On croit que les objets nous appartiennent, et qu'ils subsistent indépendamment de notre conscience. Il faudrait peut-être envisager la situation dans une perspective inversée : c'est nous qui appartenons à ces choses, et notre mémoire y demeure en dépôt, compactée, repliée. Au lieu de concevoir une stricte délimitation entre sujet et objet, il faudrait donc envisager un tressage des choses et de l'esprit, un enchevêtrement de la mémoire et des supports matériels.

Ces imbrications constituent une réalité énigmatique. Les poètes, depuis toujours, y sont chez eux. Les philosophes, à tort, s'y intéressent somme toute assez peu. Protagoras, dans l'Athènes classique, s'est rendu célèbre par cette formule que tout le monde connaît encore : « *L'homme est la mesure de toute chose.* » Il conviendrait sans doute de renverser la maxime, en suggérant, comme le fit d'ailleurs un jour Ernst Cassirer : « *Toute chose est la mesure de l'homme.* »

On se rendra vite compte, malgré tout, que ce simple renversement ne convient pas. Mieux vaudrait parler d'une combinaison – un patchwork, une tapisserie, au choix – de la mémoire et des objets, qui interagissent en silence, dans un grand jeu dont nous ne connaissons que quelques bribes, somme toute. ■

LES ROSES DE LA SOLITUDE
de Jacqueline de Romilly.
Ed. de Fallois, 164 p., 17 €.

Les années de formation du naturaliste, pionnier de l'anatomie comparée

Naissance de Cuvier

Balzac disait avoir construit sa *Comédie humaine* comme une anatomie comparée des membres de la société française du XIX^e siècle, en référence aux travaux de Georges Cuvier, dont il était l'admirateur enthousiaste. Le naturaliste français jouissait à l'époque d'une notoriété considérable, qu'il a encore conservée aujourd'hui dans les pays anglo-saxons (Etats-Unis, Grande-Bretagne). Mais il semble boudé en France : une seule des quatre biographies qui lui sont consacrées est en langue française et elle date de 1932.

C'est pour combler cette lacune que Philippe Taquet, professeur de paléontologie au Muséum national d'histoire naturelle et spécialiste des dinosaures, a décidé d'écrire une biographie du grand scientifique français en s'inspirant de documents originaux, sur lesquels il a travaillé pendant dix ans. Une bonne partie d'entre eux provient des bibliothèques du Muséum national d'histoire naturelle et de l'Académie des sciences. Mais Philippe Taquet a pu aussi utiliser le courrier abondant que Cuvier a échangé avec ses condisciples de l'université de Stuttgart, où il a fait ses études, ainsi qu'avec les scientifiques de son époque.

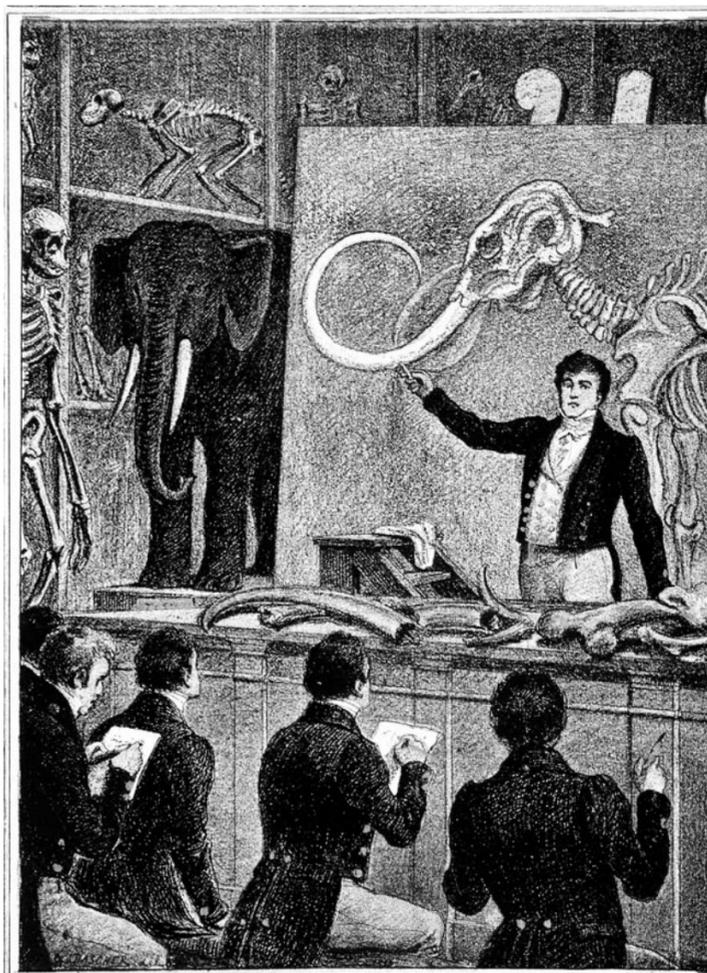
GEORGES CUVIER, Naissance d'un génie de Philippe Taquet.

Ed. Odile Jacob, 534 p., 29,90 €.

Odile Jacob. Le premier retrace le parcours du scientifique depuis sa naissance à Montbéliard, en 1769, jusqu'à son arrivée à Paris, en 1795. Le second tome, prévu pour l'année prochaine, sera consacré à l'œuvre scientifique de Cuvier, tandis que le troisième retracera la carrière administrative du savant.

Rien ne prédestinait ce fils d'un obscur militaire de carrière aux revenus plus que modestes à devenir un scientifique hors du commun. Mais sa passion précoce pour les sciences naturelles, doublée d'une curiosité insatiable et d'une mémoire prodigieuse, lui vaut de faire son entrée à l'Académie Carolinne de Stuttgart – dont l'enseignement était réputé – après que le duc Charles de Wurtemberg eut accepté de l'y accueillir gratuitement. Montbéliard était à l'époque la capitale d'une principauté rattachée au Wurtemberg, et la région était imprégnée de culture allemande et de foi luthérienne.

A Stuttgart, Cuvier apprendra l'allemand et recevra une formation très poussée dans différents domaines scientifiques, ainsi qu'en droit, en économie et en finances, car les élèves de l'Académie Carolinne étaient destinés à



Un cours de paléontologie donné par Georges Cuvier. COLL. KHARBINE-TAPABOR

devenir les cadres de l'administration ducale. Une fois ses études finies, le jeune homme trouve une place de percepteur chez le marquis d'Héricy, une famille protestante installée à Caen. Nous sommes en 1788, et la France gronde. Les récoltes de l'année sont catastrophiques. Suit le terrible hiver de 1789. Cette situation entraîne une grande disette qui, en raison du mécontentement général, sera l'une des causes de la Révolution.

Nombreuses observations

Depuis sa retraite normande, Cuvier va suivre les événements politiques et scientifiques et entretenir d'importantes correspondances, mais il fera aussi de nombreuses observations sur les poissons, les oiseaux, les insectes et les mammifères, qu'il disséquera. Ces travaux lui permettront ultérieurement d'établir les fondements de l'anatomie comparée. Selon

Cuvier, « tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque ». Ce travail ouvrira la voie à ses travaux de paléontologie. Il sera le premier à établir que les fossiles correspondent à des espèces disparues et qu'il est possible, grâce aux principes de l'anatomie comparée, de reconstituer le corps d'un animal si l'on en possède une pièce essentielle.

Fin 1794, la Terreur s'éloigne, la France respire. Un an plus tard, Cuvier se rend à Paris pour y rencontrer des naturalistes de renom, auprès desquels il s'était déjà fait connaître par plusieurs études. Commence alors l'irrésistible ascension de ce jurassien. Elle le conduira aux plus grands des honneurs administratifs et scientifiques. ■

CHRISTIANE GALUS

Un fascinant recueil de photographies

Beautés de la méduse

MEDUSA de Guido Mocafico.

Ed. Steidl, 70 p., 40 €.

Dans quelques semaines, l'été retiendra de la longue plainte des brûlures de méduses. Vite, il ne reste que peu de temps pour changer de regard sur ces masses gélatineuses qui, échouées sur la plage, ne ressemblent plus qu'à une bulle d'eau dans l'air. Dans un livre fascinant, le photographe d'art Guido Mocafico nous propose de substituer l'admiration au dégoût crainctif. Sur fond noir, chaque page laisse exploser la délicatesse des couleurs, l'équilibre des formes.

Rien n'est gratuit dans ce spectacle, car, chez la méduse, c'est la vie même qui se traduit en poésie et en abstraction mathématique. Sous l'objectif du photographe, chaque organe est une teinte, chaque fonction vitale est une étoffe. L'individu entier devient leçon de géométrie. « La méduse est un animal étrange, sans queue ni tête, sans droite ni gauche, écrit la grande spécialiste française, Jacqueline Goy, dans une des notes passionnantes qui commentent les images après les avoir laissées parler. Elles ont une forme circulaire qui est la plus simple expression de la symétrie. D'où les termes

mathématiques pour les décrire : l'ombrelle est hémisphérique, l'estomac est situé au centre et les rayons sont les canaux radiaires. » Cette simplicité n'empêche pas la sophistication. Les méduses voyaient, bien avant que nous les regardions de travers. Elles ont été le premier œil posé sur le monde, grâce aux premiers organes de ce type apparus dans l'histoire animale, il y a 600 millions d'années, et fonctionnant sur les mêmes principes que les nôtres.

Cette complexité n'en finira pas de nourrir les rêveries de ceux que fascine la frontière, si ténue, entre l'inanimé et le vivant. Composées à 98 % d'eau, les méduses n'ont pas moins puisé dans leur milieu les ressources d'une incroyable diversité. Elles cumulent toutes les formes connues de reproduction, animale et végétale, elles peuvent changer de sexe, d'habitat et d'habitudes alimentaires. Les modèles qui posent dans *Medusa* illustrent cette variété dictée par l'adaptation. Avec toutefois un point commun : dépourvues de squelette et de carapace, les méduses n'ont que leur venin issu de leurs cellules urticantes pour se défendre et pour chasser. Comprendre cela, après avoir contemplé toute cette beauté, adoucira inmanquablement les brûlures de l'été. ■

JÉRÔME FENOGLIO

Norbert Gualde offre une synthèse très pédagogique sur les épidémies

Enfers épidémiques et bouc émissaire

COMPRENDRE LES ÉPIDÉMIES La coévolution des microbes et des hommes

de Norbert Gualde.

Les Empêcheurs de penser en rond/Seuil, 402 p., 20 €.

Pour se cantonner au seul champ de la problématique sanitaire, notre époque voit, jour après jour, triompher de tragiques confusions. Ces errements sont-ils autre chose que le fruit de l'effacement progressif des repères historiques ? Sont-ils étrangers à l'affolement croissant des responsables politiques confrontés au casse-tête que représente l'application du principe dit « de précaution » ? Faute de pouvoir répondre à ces deux questions centrales, l'ouvrage de Norbert Gualde apporte une série de données essentielles de pédagogie et de réflexions sur le thème des épidémies.

On ne redira pas, ici, à quel point ces phénomènes infectieux ont, depuis un quart de siècle, quitté le sanitaire pour envahir les espaces médiatique, politique et judiciaire. Il y eut, on s'en souvient, les affaires du sang et de l'hormone de croissance contaminés qui, en France, commencèrent à bouleverser l'architecture des institutions chargées

ZOOM



MAIS QUI MANGE LES GUÊPES ? et 100 autres questions idiotes et passionnantes

Pourquoi diable les champignons responsables du pied d'athlète se logent-ils dans l'espace qui sépare le troisième orteil du quatrième ? La nature a-t-elle inventé la roue ? Est-il vrai que la Grande-Bretagne qui, hier, régnait sur toutes les mers s'enfonça au sud et se relève au nord, tel un vaisseau qui coule ? A quoi sert ce petit trou cylindrique que l'on observe dans le bas des hublots des avions de ligne ? Ou encore, qui mange les guêpes ? Questions loufoques ? Non, questions essentielles que

posent chaque semaine les lecteurs d'une des plus sérieuses revues scientifiques britanniques, *New Scientist*, dans une rubrique créée en 1994 et désormais incontournable : *The last word*. A l'origine, l'hebdomadaire ne pensait pas que cette initiative durerait plus de cinq ans. Douze ans plus tard, elle est toujours vivante, surprenante et pleine d'esprit. Et les éditions du Seuil viennent d'en publier un recueil à lire avec gourmandise à défaut de participer en envoyant une nouvelle question sur le site de la revue :

<http://www.newscientist.com/lastword.ns>. A propos, pour les champignons, c'est parce que l'espace entre les troisième et quatrième orteils, moins mobiles, est mal ventilé, chaud, humide et donc propice à l'accumulation de cellules mortes et à l'épanouissement des *Trichophyton rubrum*, *Trichophyton mentagrophytes* et de *Epidermophyton floccosum*. J.-F. A.

Seuil, 180 p., 14 €

LE CŒUR SACRÉ. Un atlas chirurgical du corps humain,

de Max Aguilera-Hellweg

Stupéfiantes de crudité, au point de provoquer le recul (ou la séduction), ces photographies sont en même temps débarrassées de toute passion mauvaise. La lumière est froide, chirurgicale justement, mais jamais glauque. Les images montrent la vie la plus intime, celle du corps ouvert et soigné, mais sans l'interposition de l'esprit – ou de l'âme. Photographe et médecin (interne) à l'hôpital du Massachusetts, Max Aguilera-Hellweg apporte un commentaire impeccablement descriptif à chacun de ses clichés, qui, au-delà de leur caractère scientifique, peuvent devenir, comme des vanités, d'excellents supports à une méditation sur la condition charnelle de l'homme. P. K.

Ed. Kargo, introduction de Richard Selzer, postface de A. D. Coleman, 146 p., 30 €.

ET DIEU CRÉA LES NOMBRES. Les plus grands textes de mathématiques réunis et commentés par Stephen Hawking

Cloué dans son fauteuil roulant par la maladie de Charcot – une dégénérescence des cellules nerveuses commandant l'activité musculaire –, incapable de parler, le cosmologiste britannique Stephen Hawking n'en est pas moins le plus célèbre des scientifiques vivants de la planète. Et il fallait certainement une célébrité pareille pour mener à bien un projet qui aurait rebuté bien des éditeurs : publier les textes fondateurs des mathématiques – et, partant, de bien d'autres sciences. Des textes aussi complexes que *Sur les fondements de la théorie des ensembles transfinitis* de Georg Cantor ou *La Théorie des nombres calculables* d'Alan Turing... Les travaux d'Euclide, Archimède ou Descartes sont heureusement plus accessibles. Pour chacun des seize auteurs, Hawking ne s'en tient qu'à une brève présentation. Mais le tout reste un livre de référence. P. B.

Ed. Dunod, 1 172 p., 59 €.

VIANDE FROIDE CORNICIONS. Crimes et suicides à mourir de rire,

d'Edouard Launet

« *La médecine légale, dans ses sommets, a parfois un côté Salon du bricolage* », constate Edouard Launet. Meurtres et suicides fournissent une pâture toujours renouvelée aux scientifiques en mal de « cas singulier » : suicide au crayon à papier, étouffement au rouleau adhésif, pendaison au treuil à horloge programmable, etc. S'il déroge à son cahier des charges en passant aussi à la moulinette l'accident domestique – avec une prédilection pour les dangers de l'autoérotisme –, cet opuscule démontre, avec un cynisme de bon ton, que la volonté d'en finir est source infinie de créativité. H. M.

Seuil, « Science ouverte », 180 p., 16 €.

LE SECRET DE COPERNIC de Jean-Pierre Luminet.

Astrophysicien et romancier, Jean-Pierre Luminet consacre à Nicolas Copernic le premier volume de sa trilogie sur les « Bâtisseurs du ciel » avant Kepler et Newton. En prenant quelques libertés avec l'histoire officielle, ce « roman scientifique » parvient à dépeindre avec verve la figure de l'astronome et à restituer l'effervescence intellectuelle de ses années de formation italienne qui l'ont convaincu d'excentrer la Terre et de placer le Soleil au centre du cosmos. J. Fe.

JC Lattès, 384 p., 19 €

ZOOM



AU NORD DE NULLE PART, de Janet Turner Hospital. Romancière et nouvelliste née en 1942, Janet Turner Hospital montre une certaine

fascination pour l'idée de « nulle part » : issue d'un pays mangé par les déserts, cette femme qui vit aujourd'hui en Caroline du Sud, aux Etats-Unis, a souvent représenté des lieux sauvages, sans contours précis, coupés du monde, en particulier dans son roman *L'Opale du désert*, paru chez Rivages en 2001. Cette fois, c'est surtout d'un nulle part intérieur qu'il s'agit, dans les neuf nouvelles qui composent ce recueil très singulier. Les personnages, souvent jeunes, y sont des gens déboussolés, qui finissent par se retrouver de plus en plus isolés, au nord de nulle part. R. R.

Traduit de l'anglais par Marie-Odile Fortier Masek, Rivages, 168 p., 17 €.

CINQ MATINS DE TROP, de Kenneth Cook

De quelle manière l'outback australien, cet intérieur aride, peut-il démolir des individus et les perdre ? Mort en 1987, Kenneth Cook a publié en 1961 ce livre devenu une sorte de classique, sous le titre *Wake in Fright*. Son héros, John Grant, est happé par l'atmosphère d'un pub où va s'amorcer un terrible engrenage d'alcool, de jeu, de sexe et de violence. Kenneth Cook réussit parfaitement à mettre en scène à la fois la désagrégation du personnage et le décor hallucinant dans lequel il évolue. R. R.

Traduit de l'anglais par Mireille Vignol, éd. Autrement, 156 p., 14 €.

L'AFFAIRE HAMILTON,

de Michelle de Kretser. Née au Sri Lanka, l'auteur a grandi en Australie, avant de venir faire des études à Paris, où elle a longtemps été l'éditrice de la série française des guides Lonely Planet. *L'Affaire Hamilton*, son deuxième roman, part d'un assassinat dans la bonne société ceylanaise : celui d'un planteur blanc. Le héros Sam Obeysekere, avocat ceylanais, va tenter de trouver les coupables. R. R.

Traduit de l'anglais par Françoise Adelstein, éd. Philippe Rey, 312 p., 20 €.

AU PAYS DES MANGAS AVEC MON FILS, de Peter Carey.

Excédé par l'indifférence de son fils, Charley, pour le monde réel, l'écrivain Peter Carey a décidé de l'emmener au Japon, pays des mangas, ces bandes dessinées (et dessins animés) dont l'enfant se montrait absolument fou. Ce petit livre est le récit, mi-réel mi-fictif, du voyage du père et du fils, de leurs sensations décalées et de ce que l'un apprend à l'autre – pas toujours celui qu'on croit. R. R.

(Traduit de l'anglais par Béatrice Vienne, Hoëbeke, 170p., 15 €)

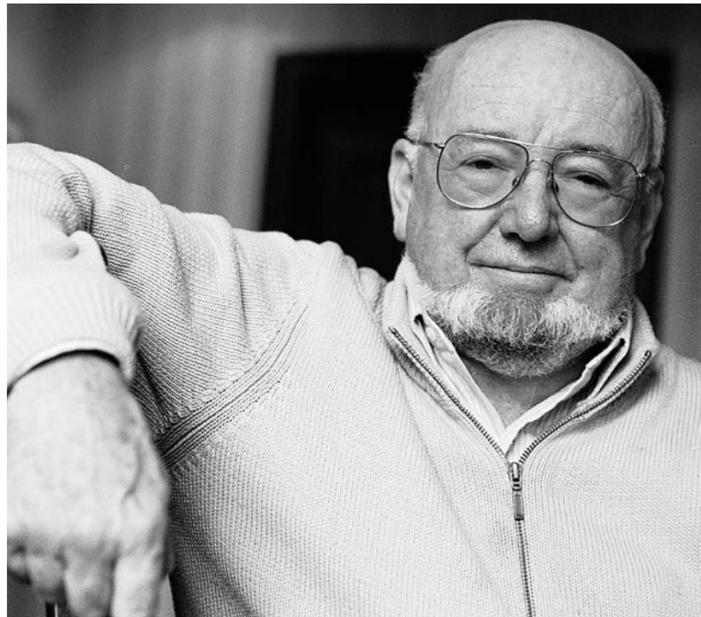
Rencontre Très aimé dans son pays, l'Australien Thomas Keneally reste méconnu en France

L'Européen des antipodes

La tête sur un continent, le cœur sur l'autre et des milliers de milles nautiques entre les deux : comme la plupart des Australiens, descendants d'immigrants, Thomas Keneally, dit Tom, vit dans une tension fertile entre la culture de ses ancêtres, venus d'Irlande au début du XX^e siècle, et celle de son pays. Du coup, son territoire de prédilection, c'est la frontière. L'endroit mystérieux où des mondes plus ou moins éloignés se côtoient, se chevauchent, se combattent – ligne étroite sur laquelle pousent, parfois, des fleurs inattendues. Pour autant ce romancier, historien, essayiste et figure de la littérature australienne n'est pas apatride, au contraire : un Australien bon teint, issu d'une famille installée là depuis trois générations, « fasciné » par ce continent et bien décidé à « laisser ses os » dans le sol rouge de ce pays.

Lignes de fracture

Un grand-père malicieux (71 ans), drôle et bienveillant, républicain convaincu dont ses compatriotes parlent avec affection et que l'adaptation cinématographique de son livre, *La Liste de Schindler* (1), par Steven Spielberg, a rendu célèbre un peu partout. N'empêche : quel que soit son attachement pour l'Australie, cette terre « qui n'appartient pas aux dieux européens », Tom Keneally se sent, lui, « européen de tempérament ». Et c'est sur l'exploration des lignes de fracture que s'est bâtie son œuvre : la distance qui sépare l'Europe des antipodes, les descendants d'Irlandais des petits-fils de Britanniques et tous ceux-là du monde aborigène.



Thomas Keneally. GUARDIAN NEWS PAPERS LTD 2000

« Je suis né et j'ai grandi à Kempsey, une petite ville de Nouvelle-Galles du Sud, où coexistaient deux réserves aborigènes, une communauté de non-anglophones (Grecs, Libanais...), des Irlandais et bien sûr des Britanniques, le dessus du panier. Depuis toujours, les divisions entre ces univers m'ont fasciné. » En survêtement dépareillé, chaussé de baskets et coiffé d'un indescriptible bob à franges, Tom Keneally n'a pas hésité à faire une heure de voiture pour nous inviter chez lui, au bord du Pacifique. « Attention, ce n'est pas la maison de

Spielberg ! », prévient-il en riant. Tout de même, pour qui ne connaît pas celle du cinéaste, la sienne ne manque pas de charme, perchée sur une falaise en pente douce, avec vue sur les fameux maîtres nageurs en maillots rayés.

C'est là, dans un bureau complètement obstrué par les livres, que Tom Keneally a écrit son dernier ouvrage, consacré à l'histoire des *convicts*, ces bagnards qui formèrent le premier peuplement européen d'Australie. Là aussi qu'il parle de ses romans, où la difficile juxtaposition de mondes

revient comme une obsession : *The Chant of Jimmie Blacksmith* (2), bouleversant destin d'un métis qui paie au prix fort son désir de franchir les barrières entre les communautés. Ou encore *Femme en mer intérieure* (3), l'un de ses trois romans traduits en français : « Une tentative, dit-il, pour capter l'essence des deux Australie, celle des villes, où même un Parisien se sentirait à l'aise, et celle de l'intérieur, où tout le monde est un étranger. » C'est là enfin qu'il évoque *La Liste de Schindler*, livre écrit après qu'il eut rencontré un survivant de la Shoah, sauvé par l'industriel allemand Oscar Schindler et devenu vendeur dans une maroquinerie de Hollywood. « On m'a souvent demandé comment un Australien pouvait écrire sur ce sujet : je comprends que cela paraisse étrange, mais je suis descendant d'Européens, mon père était engagé dans la Royal Air Force pendant la seconde guerre mondiale et je n'ai jamais pensé que l'Holocauste était extérieur à mon univers. » De façon générale, l'ambiguïté l'intéresse. « Je suis un simple gars du bush, un Australien sauvage qui aime les jeux de l'esprit, mais ce sujet m'intrigue. » Qu'est-ce qui pousse, par exemple, les gens à se montrer vertueux ? Ou le contraire ? Et, question pleine d'intérêt pour un homme qui fréquenta le séminaire dans sa jeunesse, où passe la frontière entre les deux ? ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

(1) Booker Prize 1982, publié en français par Robert Laffont en 1994 et disponible en poche (« J'ai Lu », n° 2316).

(2) Penguin, 1972.

(3) Editions de l'Aube, 1996.

Luke Davies, le ressuscité

Il revient de loin, Luke Davies. De plus loin encore que ne pourrait le laisser supposer son sourire d'enfant, sa démarche juvénile et la manière charmante dont il vous fait monter dans la voiture la plus incroyablement délabrée qui se puisse imaginer. A 44 ans, ce natif de Sydney (où il habite encore un appartement tout vitré, sur une plage du quartier de Bondi) vient de terminer son troisième roman, de publier son cinquième recueil de poèmes, d'assister à la mise en scène de sa première pièce de théâtre et d'accompagner au festival de Berlin (où il a fait partie de la sélection) le film tiré de *Candy*, son premier livre. Il y a vingt ans, pourtant, son entourage n'aurait sans doute pas misé cher sur son avenir. Car pendant dix ans, Luke Davies a été junkie : l'héroïne a été son horizon, sa joie, sa souffrance et son enfer, comme elle l'est pour Daniel, le héros de *Candy*, formidable récit inspiré par ces années (éd. Héloïse d'Ormesson, « Le Monde des livres » du 10 février).

Seize ans après être devenu parfaitement « clean » (propre), l'écrivain se réjouit de voir le film mis en scène par Neil Armfield (avec Heath Ledger et Abbie Cornish dans les rôles principaux) se vendre dans le monde entier. « Sauf en France, qui est le pays que j'aime le plus au monde après l'Australie », regrette-t-il. A la fois réaliste, terrifiant et empreint d'une étrange tendresse, le film respecte assez bien le ton de Daniel, le narrateur du roman. Ni l'un ni l'autre, pourtant, ne racontent une chose dont l'auteur se souvient parfaitement : dans la perte absolue de tous les repères, hors la nécessité de trouver sa dose du lendemain, l'écriture est restée une sorte de jalon dans la vie de Luke Davies. « J'écrivais uniquement quand j'étais défoncé, même si ce n'était pas de bonne qualité, expliquait-il. Et de toute façon, je n'avais même pas l'énergie de trouver un timbre pour l'envoyer à un éditeur. La dépendance, c'est un travail à temps plein ! Mais je n'ai jamais arrêté d'écrire. » ■

R. R.

David Malouf, l'intensité

C'est dans l'éloignement que David Malouf a écrit certains de ses meilleurs textes. Romancier, nouvelliste remarquable et librettiste à ses heures, cet écrivain de 72 ans, descendant de Libanais venus en Australie à la fin du XIX^e siècle, n'a jamais voulu céder à la facilité de la reconnaissance communautaire. Très vite, il a donc cherché à s'extraire des cercles littéraires australiens, afin de se mettre en concurrence avec d'autres gens, d'autres horizons : « Ici, en Australie, on peut avoir du succès littéraire assez vite. On risque alors la complaisance, on est tenté de se répéter. » Pour éviter ce péril, Malouf a quitté son Queensland natal, au nord-est de l'Australie, puis le pays lui-même à plusieurs reprises : pour l'Angleterre, dans les années 1960, puis pour la Toscane, où il avait acheté une maison dans les années 1990, avant de revenir s'installer à Sydney.

Là, il reçoit dans une petite maison ancienne très semblable à n'importe quel pavillon anglais, mais remplie de

tableaux peints par des artistes aborigènes. « L'Australie n'est pas un endroit très stimulant, pour un écrivain. Mais le meilleur de l'écriture est quand même "provincial", si l'on peut dire – au sens où Faulkner et Proust, qui écrivent sur des milieux donnés, ont un esprit de clocher, à leur manière. Quand on essaie de plaire à une audience internationale, l'écriture devient mince, dispersée, elle manque de densité. » Aucun danger pour David Malouf, dont les livres parus en France (notamment *Ce vaste monde*, prix Femina étranger 1991, *Dernière conversation dans la nuit*, en 1998, ou *L'Étoffe des rêves*, en 2003, tous chez Albin Michel) et ceux qui ne le sont pas encore (en particulier un merveilleux recueil de nouvelles, *Antipodes*, Chatto & Windus, 1985 et *12 Edmonstone street*, un beau récit autobiographique, en poche chez Vintage) donnent un aperçu splendide, serré, intense de l'Australie et de ce qu'il appelle « la mélancolie de ne pas savoir quelle est votre place dans le monde ». ■

R. R.

De la difficulté d'être éditeur au bout du monde

Il fallait une certaine audace pour choisir l'Australie comme invitée d'honneur d'une manifestation littéraire, comme l'a fait cette année la Comédie du livre de Montpellier. Non que ce pays-continent manque de bons écrivains, il s'en faut : Tom Keneally, Janet Turner Hospital, Robert Desaix, mais aussi Luke Davies ou Nikki Gemmill, pour ne citer que quelques-uns des hôtes de ce festival, sont d'excellents témoins de ce que les antipodes peuvent produire d'auteurs intéressants (sans oublier ceux qui, n'étant pas dans la sélection, n'en sont pas moins de grandes voix, comme David Malouf, Tim Winton ou Peter Carey). Mais l'Australie n'est pas un pays comme les autres : c'est le bout du monde. La distance, qui complique les déplacements (ceux des personnes et ceux des livres), est même l'un des paramètres qui façonnent la vie éditoriale du pays, y compris à l'ère d'Internet.

A l'Australia Council for the Arts, l'organisme gouvernemental chargé d'aider au développement des arts, on a bien pris la mesure de cette difficulté. « La

distance est l'un des phénomènes qui expliquent en partie la culture australienne, affirme John Emery, lui-même écrivain et chargé de la littérature. Nous avons été très isolés pendant longtemps. » Est-ce uniquement à cause de la distance ? Sans doute pas, mais si certains auteurs comme Peter Carey ont choisi de s'établir à New York, John Emery pense que c'est aussi pour accroître leur visibilité. « Les éditeurs américains veulent que leurs auteurs puissent faire des tournées de promotion, ce qui est plus difficile au départ d'ici », résume-t-il.

L'éloignement est aussi un facteur de coût supplémentaire pour les livres importés (55 % du total) qui sont acheminés par bateau depuis l'Angleterre ou les Etats-Unis. A quoi s'ajoute l'étroitesse du lectorat, dans cet immense pays qui ne compte pas plus d'une grosse vingtaine de millions d'habitants. Soit un nombre de lecteurs somme toute assez faible et des réseaux de distribution particulièrement coûteux. Enfin, pour corser le tout, les Australiens sont pris en tenaille entre les deux grands

pôles du monde anglophone, Angleterre et Etats-Unis. La communauté de langue avec ces mastodontes est à la fois un avantage (elle les ouvre sur ce monde) et un inconvénient, parce qu'elle les met en concurrence avec lui.

Appétit des grands groupes

Ce qui n'empêche pas le marché (plus de 2 milliards de dollars australiens de chiffre d'affaires, soit environ 1,2 milliard d'euros) d'être la proie des appétits de grands groupes internationaux – l'actuel leader Penguin, qui sera détrôné par Hachette en 2007, à la suite du rachat par le groupe français de Time Warner, puis Random, HarperCollins et McMillan, notamment. Ces grandes structures se partagent le gâteau, laissant peu de place aux indépendants et encore moins aux petits éditeurs. Dans la première catégorie, la maison Allen & Unwin, ancienne filiale de HarperCollins, a réussi à se tailler une part respectable en publiant 250 titres par an, dont une grande majorité d'auteurs australiens. « Pour les écrivains américains et

britanniques, il est difficile de concurrencer les grandes maisons de ces pays, note Patrick Gallagher, le président. On essaie de parier sur certains, avant qu'ils ne deviennent très connus. » Dans la deuxième catégorie, celle des petits, Ivor Indyk est l'un des très rares à se maintenir (moins d'une dizaine) et nul ne sait pour combien de temps.

Encore sa maison, Giramondo, qui publie 10 titres par an, est-elle soutenue à la fois par l'Australia Council (tous les éditeurs reçoivent 4 000 dollars par titre publié pour la fiction et 2000 pour les essais, à concurrence de 6 titres par an) et par l'université de Western Sydney, qui lui verse un salaire. Ce qui lui permet de publier des écrivains de valeur comme Brian Castro, ancien auteur de Allen & Unwin qui son éditeur d'origine n'a pas gardé. Les raisons de ce changement ? « A moins de 4 000 ou 5 000 exemplaires, les grands éditeurs considèrent qu'un livre n'est pas rentable, explique Ivor Indyk. Or les auteurs littéraires vendent rarement à plus de 2 000 exemplaires. »

Une situation qui suscite le pessimisme d'Andrew Riemer, écrivain et critique littéraire de renom : « Brian Castro est un auteur établi, mais il ne fait pas partie d'une niche commerciale. Maintenant, de très bons auteurs ne sont plus publiés du tout. » Comme l'explique Malcom Knox, écrivain et ancien éditeur de *Sydney Morning Herald*, « il y a de moins en moins de prise de risque. La littérature australienne a connu une crise dans les années 1990, et de nombreux lecteurs ont été déçus par sa qualité. Depuis, les éditeurs ont des réticences. »

Le point crucial, pour les auteurs australiens : pouvoir vendre à l'étranger – un luxe auquel seule peut prétendre une minorité. Responsable de la littérature chez Random, Jane Palfreyman reconnaît que la part de la littérature australienne a baissé dans son catalogue, même si l'ensemble reste « important ». « Partout, à l'étranger, les éditeurs qui achètent des droits veulent que ça marche tout de suite. » Autant dire que tous les auteurs non formatés sont en péril. ■

R. R.

Plusieurs ouvrages et revues rendent compte des bouleversements à venir L'édition littéraire dans le « cauchemar de Diderot »

Est-ce le pressentiment d'un changement d'époque ? La volonté inconsciente de faire un bilan, avant de nouveaux chambardements ? Quoi qu'il en soit, on assiste à une multiplication de publications, livres ou revues, sur la place et le devenir de l'édition. Sont attendus le deuxième tome des Mémoires de Jean-Jacques Pauvert, chez Viviane Hamy, une biographie de Robert Denoël, tandis que celle consacrée à Gaston Gallimard est rééditée en « Folio » et que Gérard Guégan a publié ses souvenirs de *Champ Libre I* (1968-1971), chez Grasset.

Premier opus collectif qui ouvre une nouvelle collection consacrée à l'édition contemporaine, *L'Édition littéraire aujourd'hui* (Presses universitaires de Bordeaux, 240 p., 20 €.) publié sous la direction d'Olivier Bessard-Banquy, maître de conférences associé à l'université Michel-de-Montaigne-Bordeaux III, offre un panorama complet de ce segment de l'édition.

D'emblée, l'universitaire rappelle qu'« avec 17,8 % du chiffre d'affaires de l'édition, la production littéraire est devenue un pan comme un autre de la production globale de livres en France ». Un secteur qui dépasse de peu l'édition pratique ou scolaire. De même, il n'est pas question « de nier que l'on est bel et bien passé d'un monde artisanal à un monde hyperconcentré, demandant toujours plus de rationalisation et de rentabilité ». Reste que l'édition littéraire représente 39 % des titres publiés et qu'elle constitue encore « l'âme de la vie culturelle écrite en France ».

Parmi les évolutions marquantes, M. Bessard-Banquy pointe l'inflation des titres. En dix ans, la production globale a doublé pour atteindre plus de

50 000 titres par an, tous genres confondus. Cela provoque le désarroi des libraires, maillon essentiel mais fragilisé de la chaîne du livre. Dans un article intitulé « Le cauchemar de Diderot », le libraire Jean-Pierre Ohl tire le signal d'alarme. Il décrit les dévoiements du système de l'office, où, sous le prétexte que les libraires ont la faculté de retourner les invendus au bout de trois mois, les éditeurs multiplient le nombre de titres pour alimenter la distribution, laquelle est devenue un centre de profit en soi. Une pratique qui a pour conséquence d'accélérer le taux de rotation des livres et donc d'en raccourcir la durée de vie.

Enseignes multiculturelles

L'art du métier de libraire, décrit par l'encyclopédiste, consistait à composer un assortiment de manière que la possession des livres à vente lente soit financée par celle des livres à vente rapide. Or, « Le cauchemar de Diderot », c'est précisément que « les ventes rapides échappent progressivement au libraire ». Aujourd'hui, moins d'un livre sur cinq – et cela vaut surtout pour les best-sellers – se vend dans une librairie traditionnelle. Celles-ci perdent du terrain au profit des enseignes multiculturelles.

Les maisons d'édition rechignent souvent à livrer leurs petits secrets. Par leurs confidences, les éditeurs craignent de « désacraliser » le métier et de livrer des ficelles parfois triviales. L'article consacré par le chercheur Hervé Serry à la création de la collection « Fiction & Cie » au Seuil, en 1974 par Denis Roche, qui s'appuie sur des archives inédites et des entretiens avec les différents acteurs, nourrit la curiosité des non-initiés.

Pour contourner cette répugnance à se livrer, la meilleure manière est de

donner directement la parole aux éditeurs. Dans l'ouvrage dirigé par M. Bessard-Banquy, huit d'entre eux se sont prêtés au jeu : Jean-Jacques Pauvert, Maurice Nadeau, Irène Lindon (éd. de Minuit), Paul Otchakovsky-Laurens (POL), Gérard Bobillier (Verdier), plus Michel Tournier qui exerça longtemps ce métier chez Plon, Raphaël Sorin, éditeur de Michel Houellebecq, et enfin Georges Monti qui a pour particularité avec sa maison, Le Temps qu'il fait, d'être libraire et imprimeur.

Principal responsable de la revue *Pylône* (éd. Filipson, 248 p., 20 €), Gilles Collard a aussi fait le choix de l'entretien pour explorer les tours et détours du métier d'éditeur. Depuis son premier numéro au printemps 2003, cette revue de philosophie, d'art et de littérature a toujours laissé place à un grand entretien avec un éditeur. A Maurice Ollender ont succédé Patrick Mauriès (n° 2 hiver 2003) et Philippe Sollers (n° 3 automne 2004). Dans le numéro 4 (été 2005) c'est Bernard Wallet, éditeur de Verticales, qui retraçait son parcours et revenait sur son passage mouvementé en 2005 du Seuil à Gallimard. Il décrivait les « cinq phases » de « la prise de pouvoir par une bureaucratie managériale », des propos qui entrent en résonance avec l'article « L'édition vue du ciel » d'Yves Pagès, à paraître le 22 mai, dans *Lignes*.

Pour le n° 6 de la revue *Pylône* (automne 2006) qu'il a décidé « de plus ouvrir à la musique et au cinéma », M. Collard a aussi décidé d'accroître la place consacrée aux livres avec deux entretiens d'éditeur : l'un avec Gérard Berréby, patron d'Allia, l'autre avec Jean-Marc Roberts, directeur éditorial de Stock. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

Comédie du livre de Montpellier

La Comédie du livre de Montpellier fête ses 20 ans. Soutenue par la municipalité, elle a enregistré 100 000 visiteurs en 2005. Cette année, la littérature australienne est à l'honneur. Dix écrivains (Luke Davies, Robert Desaix, Tim Flannery, Daniel Keene, Thomas Keneally, Michelle de Kretser, Nikki Gemmell, Catherine Rey, Janet Turner Hospital et Mickaël Williams) sont invités à participer à des débats, parmi lesquels :

« Les grandes tendances de la littérature australienne » (19 mai à 16 heures), « Connaître l'Australie vraie » (20 mai à 14 h 30), « Etre femme en Australie » (20 mai, 17 heures), ou « Les Aborigènes » (21 mai, 11 heures). Outre une exposition photo et des lectures du dramaturge Daniel Keene (20 et 21 mai, 18 heures), est prévue une projection en avant-première du film de Neil Arm-

field, *Candy*, tiré du roman de Luke Davies (18 mai, 20 heures).

Par ailleurs, les « Grandes rencontres » de Philippe Lapousterle, délégué général, accueilleront notamment les thèmes suivants : « Peut-on tout publier ? Secrets, confidences ou caricatures », avec Pierre Bouteiller, Franz-Olivier Giesbert et Edwy Plenel (19 mai, 15 heures) ; « La guerre des intégrismes religieux prépare-t-elle une nouvelle guerre mondiale ? », avec Malek Chebel, Jean-François Colosimo et Thierry Wolton.

Signalons enfin de nombreux débats et rencontres avec, notamment, Bernard-Henri Lévy (19 mai, 16 h 30), Benoîte Groult (20 mai, 15 h 30), Yann Queffélec (21 mai, 11 heures) ou Malika Oufkir (21 mai, 11 h 30).

Refs. : www.comediedulivre.montpellier.fr

AGENDA

LES 12 ET 13 MAI
ROUQUETTE. A Montpellier et à Argeliers (Hérault), des Journées Max Rouquette sont organisés à la Médiathèque Emile Zola et à la Salle Pétrarque de Montpellier et le lendemain, salle Vert Paradis d'Argeliers. Contact : 06-25-39-12-57.

LE 13 MAI
NADEAU. A Dieppe (Seine-Maritime), rencontre avec Maurice Nadeau à 15H à la librairie 14 rue de la Barre et à 19H à l'hôtel Aguado, 14 Bd de Verdun.

DU 16 AU 21 MAI
MÉMOIRE. A Tournefeuille (Haute-Garonne) la 3^e édition du festival littéraire Histoire en toutes lettres se tiendra sur le thème de « La mémoire et l'oubli », avec Bernard

Chambaz, Jean-Luc Einaudi, Pef, Anne Dissez, Sylvie Germain, Salah Amokrane, etc. www.confluences.org

LES 18 ET 19 MAI
BELGIQUE. A Paris, le Centre Wallonie-Bruxelles présente deux soirées littéraires et musicales, l'une consacrée à Mozart et l'autre à la littérature belge. A 20 h 30, 46, rue Quincampoix, 75004. Réservation au 01-53-01-96-96 ou lettres@cwb.fr

LE 20 MAI
ARTS. A Paris, le groupe Art du SNE organise une table ronde sur le thème : « *Quel avenir pour le livre d'art ?* » animé par Adrien Goetz, avec des auteurs, des éditeurs et des libraires, le samedi 20 mai, de 16 heures à 19 heures, à l'hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine 75004. www.mai-livredart.com

Plusieurs nouvelles collections viennent d'être créées Le nouvel âge d'or du roman populaire

Les éditeurs français semblent s'intéresser de nouveau à la littérature populaire du XIX^e siècle. Après la « Bibliothèque populaire » des éditions Encre qui a publié Ponson du Terrail, Fortuné du Boisgobey et Eugène Sue, c'est au tour des éditions de l'Aube de lancer une collection de poche de fort agréable présentation intitulée « Les populaires ».

La première livraison propose un roman d'Alexandre Dumas dédié à Prosper Mérimée, *Les Frères corses*, un texte peu connu de Walter Scott, *Le Nain noir*, et deux pépites : la première est un court roman de Paul Féval, *La Fabrique de crimes*, qui annonce : « En moyenne, chaque chapitre contiendra soixante-treize assassinats exécutés avec soin, les uns frais, les autres ayant eu le temps d'acquiescer, par le séjour des victimes à la cave ou dans la saumure, un degré de montant plus propre à émousser la gaieté des familles. »

Mais cette galerie « d'épouvantables forfaits » n'est en fait qu'une parodie drolatique, un auto-pastiche des propres romans de Féval dans la veine des *Habits noirs* : c'est avec un sens du picaresque peu habituel

que l'auteur conte ici la lutte opposant le docteur Fandango au duc de Rudelame-Carthagène. Un chapitre s'intitule rien moins que « Adultère, inceste et bigamie ». Tout un programme ! La seconde pépite est un roman de Gaston Leroux qui donna lieu jadis à un notable feuilleton télévisé et qui n'avait pas été réédité depuis longtemps : *La Poupée sanglante*, qui raconte la « sublime aventure » de Bénédicte Masson, assassin paradoxal. Ce dernier ne prétend-il pas que « ce n'est pas une raison parce qu'on découpe une femme en morceaux et qu'on la met dans son poêle pour qu'on l'ait tuée » ?

Altérédit, pour sa part, lance une collection intitulée « Héros, cape et épée », qui fait écho à cette ancienne série parue chez Tallandier dans les années 1930, « Les romans de cape et d'épée ». C'est d'ailleurs l'auteur vedette de cette série, praticien éminent du genre avec son cycle

des *Pardaillan* ou *Le Capitain*, Michel Zévaco, qui a ouvert le feu.

La collection publie en rafale *Les Amants de Venise*, *Don Juan* et sa suite, *Le Roi amoureux*, romans historiques se déroulant au temps de François I^{er}, *La Marquise de Pompadour* et sa suite, *Le Rival du roi*, qui ont pour décor la cour de Louis XV. Mais l'éditeur annonce également un Alexandre Dumas, *Le Chevalier d'Harmental*, des Ponson du Terrail et un auteur aujourd'hui bien oublié mais qui eut jadis les honneurs de la « Bibliothèque verte » avec son cycle de « Monsieur de la Guerche » – ce qui fait de lui une manière de « classique » : Amédée Achard, dont on pourra lire bientôt *Les Conquêtes de Belle-Rose* ou *Monsieur de Montestruc*. Gageons que n'y manquera pas l'ingrédient majeur du roman de cape et d'épée : le panache ! ■

JACQUES BAUDOU

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Œuvres complètes, tome I et II,

d'Albert Camus (Gallimard, « La Pléiade »)

La Huitième Colline, de Louis Carzou (éd. Liana Levi)

Brefs aperçus sur l'éternel féminin,

de Denis Grozdanovitch (éd. Robert Laffont)

A ma fenêtre le matin. Carnet du rocher 1982-1987, de Peter Handke (Verdier)

Après de moi toujours, de Kazuo Ishiguro (éd. des Deux Terres)

L'Eau rouge, de Pascale Roze (Stock)

Palimpseste. Mémoires, de Gore Vidal (éd. Galaade)

ESSAIS

Les Mondes de l'art, d'Howard Becker (Flammarion, « Champs »)

La Jalousie. Délices et tourments, de Marianne Blévis (Seuil)

Klever Kaff, d'Ian Jack (éd. Allia)

A satiété, de Sylvère Lotringer (éd. Désordres-Laurence Viallet)

Histoire du catholicisme, de Jean-Pierre Moisset (Fayard)

« Et Moïse créa les juifs... ». Le testament de Freud, d'Henri Rey-Flaud (Aubier)

Gerda Taro, une photographe révolutionnaire dans la guerre d'Espagne, d'Irme Schaber (Anatolia/Le Rocher)

Anne-Marie Garat

« Le roman, l'imagination de l'Histoire »

Pour son quatorzième livre, sans doute le plus ambitieux, l'auteur de « Dans la main du diable » rend un vibrant hommage au roman-feuilleton du début du XX^e siècle

Qu'est-ce qui est à l'origine de ce roman ambitieux ?

Il est le résultat d'un long cheminement et la somme de mes livres précédents. Il se raccroche en droite ligne à *La Rotonde*, et surtout à *Chambre noire* (1), qui en sont en quelque sorte le laboratoire. D'ailleurs, à l'époque, quand j'ai remis *Chambre noire* à Françoise Verny, mon éditrice, elle m'avait dit : « *Mais chérie, tu as trois à quatre livres là-dedans...* » Elle avait vu, au-delà de moi, une réserve romanesque ample, que je n'étais pas apte alors à entendre. Mais sa suggestion a fait son chemin et, quelques années après, quand un agent de télévision m'a contactée pour écrire une fiction, j'ai écrit un synopsis de trois pages dans cet esprit. Cela n'a pas marché, car il voulait des sujets de société. Ce texte a dormi quelque temps dans un tiroir, jusqu'à ce qu'un ami me pousse à le reprendre. C'était en 2000, après *Les Malfamés*. J'ai écrit presque 200 pages qui étaient très mauvaises car je faisais de la parodie et cela est vain. Et puis, il y a un an, j'ai tout recommencé, sans faire semblant cette fois, à mes risques et périls. Je me suis émancipée car, plus que d'un prétexte, j'avais besoin d'un vrai enjeu littéraire : ce fut le roman-feuilleton, que je n'avais jamais pratiqué. J'ai passé un pacte avec deux lecteurs, ma fille, Agnès, et un ami, Jean-Claude Fozza, à qui j'ai envoyé toutes les semaines ce que j'écrivais. La composition est donc partie d'un jeu que je n'étais pas sûre de tenir. Mais cette chose incarnée qu'est la lecture, de la vivre avec eux, et d'être moi-même mon propre lecteur, m'a affermie et assurée dans cette aventure de l'écriture en livraisons hebdomadaires.

Vous n'avez mis qu'un an pour composer ces 900 pages.

Oui, et ce qui est formidable, c'est de l'avoir écrit avec la dynamique du temps, des saisons. Je ne sais comment parler de cette imprégnation atmosphérique et du passage du temps qui viennent rythmer le temps romanesque, lui donner sa couleur, sa lumière. Parfois, je suis sortie de certaines journées totalement grisées. Produire un monde, c'est le fait du roman long car il engendre de

manière presque exponentielle de l'espace, des saisons, des lumières, des matières, des voix, et tout d'un coup ça se met à remplacer la réalité par un réel du monde. C'est pour cela que le roman est un genre puissant. Il a une réserve incroyable.

Emallé de références, de clins d'œil, de citations cachées, ce roman se lit comme un très bel hommage à tous les artistes et écrivains qui vous accompagnent dans votre vie.

Oui, c'est un acte d'amour envers tous ces artistes qui me font vivre. Mais ce n'est pas ma bibliothèque, c'est celle de tous. Je pense qu'il n'y a de réalité que celle de notre mémoire liseuse, de tout ce qu'on engrange de connaissance du monde à travers la fiction, qui se rejoue-là. Le lecteur verra ou ne verra pas ces rendez-vous, ces allusions au roman, comme *Mort à Venise*, à la fin du livre, ou au cinéma de Fellini avec les verres musicaux dans *E la nave va*. Au fond, cela n'a pas d'importance. Toutes ces références, ces allusions joueuses, ne sont pas là pour donner une leçon au lecteur, ni l'instruire. Je pense qu'il sait, qu'il sent que les scènes font référence à des choses lues ou vues ici ou là, qu'elles sont inspirées d'Eugène Sue, Zola, Rimbaud, Apollinaire mais aussi d'Atget, Monet, Caillebotte ou encore de Truffaut ou de Tardi. Il n'y a pas que de l'imagerie ou de la production littéraire et artistique de cette époque car je ne fais ni montre d'érudition ni une reconstitution historique « à la manière de... » ou en me replaçant « dans les pas de... », cela aurait été anachronique et vain. Non, c'est écrire d'eux, aujourd'hui.

D'où cette nécessité de lier, plus fortement encore que lors de vos précédents romans, les destins individuels et l'Histoire collective, dans ce temps charnière que constitue 1913 et qui préfigure notre monde moderne ?

Si j'ai orchestré les choses ainsi, c'est que je pense que l'Histoire et l'histoire individuelle sont de même nature. Je crois que nous ne vivons qu'à cette échelle-là, au moins séculaire, d'être historique, d'héritier d'Histoire. Il y a une sorte d'aboutissement dans mon travail



Anne-Marie Garat, avril 2006. LÉA CRESPI POUR « LE MONDE »

de d'inscrire mes personnages dans une problématique d'Histoire. Pour autant, ce n'est pas un roman historique mais un roman d'Histoire, un roman d'aujourd'hui, avec cette question que je me pose et qui se pose à tous : de quelle histoire sommes-nous faits ?

Dans la période de crise que nous traversons, l'amnésie, la mauvaise mémoire souvent révisionniste, ont fait émerger avec force cette question de notre rapport au temps historique et aussi un besoin d'histoires. Un courant de la littérature d'ailleurs, qui n'est ni saisonnier ni de mode et qu'illustrent notamment Patrick Modiano, Alain Fleischer, Jean Rouaud avec son dernier livre, *L'imitation du bonheur* [Gallimard] ou encore Hédi Kaddour et *Waltenberg* [Gallimard, 2005], répond à ce besoin. Il montre aussi qu'on ne peut se passer du roman car il a cette fonction décisive d'être l'imagination de l'Histoire. C'est un lieu de miroitement, de réflexion, au sens photographique du terme, par l'imaginaire. La fiction n'est pas le contraire de la réalité, c'est la façon dont s'organise, se forme notre vraie pensée de l'Histoire qui opère dans le roman. Celui-ci est toujours une manière de raconter or, raconter, c'est mettre en branle de l'histoire, c'est mettre en jeu et en péril cette question du récit. Il est temps d'ailleurs que les historiens s'intéressent au roman comme ils commentent juste à le faire avec la photographie, étudiée non pas seulement comme un document d'Histoire mais comme un facteur d'histoire, langage de l'histoire. Pour moi, c'est une grande fonction du roman que d'être un laboratoire et un observatoire de l'Histoire. Ce que d'ailleurs n'ignoraient pas Hugo, Balzac, Zola, mais que notre production contemporaine a quelque peu délaissé. Sauf les Anglo-Saxons...

Pourquoi arrêtez-vous votre narration à la déclaration de la guerre ?

Je ne voulais pas écrire sur la guerre de 1914, parce que cela a déjà été fait au sens où la guerre a donné sa leçon à la littérature du XX^e siècle. J'entends qu'après Barbusse, Dorgelès, Céline et tous ceux qui sont venus derrière, Claude Simon, Beckett, la grande littérature de l'absurde, issue des traumatismes du siècle – les camps et Hiroshima –, je n'allais pas réécrire par-dessus ou par-dessous ces grands témoins qui ont installé une forme littéraire, instruite par l'expérience de la guerre. En revanche, je peux saisir les moments charnières, ou de basculement, qui annoncent ces conflits et qui me disent qui je suis. Le roman est ma manière à moi d'être au monde. Je l'investis comme une nécessité pour me raconter l'histoire de ma vie, celle de mon siècle. Si j'écris une suite, ce sera sans doute mue par le ressort passionnant de l'intrigue romanesque, sentimentale, mais aussi parce que j'ai envie d'être avec le lecteur dans cette fabrique de l'histoire qu'est le roman, qui me raconte ce que je suis aujourd'hui, y compris en tant qu'écrivain. J'ai ce rendez-vous avec moi, maintenant est-ce que je vais le tenir...

Il y a donc une suite à attendre ?

Le roman s'achève sans qu'il soit fini, comme tous mes livres. Si j'ai une suite c'est que le roman long, le roman-fléuve, et c'est sa loi, produit par l'écriture un monde qui prolifère, avec des personnages, nombreux, qui ont une autonomie d'existence. D'ailleurs, ce sont eux qui m'ont quittée et non l'inverse. Je me sens leur orpheline. Le prochain se déroulera dans les années 1930,

« On ne peut se passer du roman car il a cette fonction décisive d'être l'observatoire de l'Histoire. C'est un lieu de miroitement, de réflexion, au sens photographique du terme, par l'imaginaire. »

entre Budapest, Vienne, Berlin, Paris et les Etats-Unis, qui fut le trajet emprunté par tous les grands artistes, linguistes et écrivains. Le mouvement Mitteleuropa-France-Etats-Unis sera le fil directeur, car je veux revisiter les tensions de cette époque. Je ne suis pas mue simplement par les ressorts de la fiction familiale et ses avatars, mais aussi par tout ce qui s'inscrit dans un mouvement large de l'Histoire. Enfin, je ne vais pas tout vous raconter.

C'est un roman social, historique, politique, populaire, policier, d'espionnage, d'amour... Si on devait le définir d'un mot, quel serait-il ?

C'est un roman foule au sens où se précipitent tous les enjeux purs et impurs, nobles et moins nobles qu'on a de lire. Et puis il doit y avoir aussi ma manière de dire un poème du roman avec ces vers de Rimbaud, Apollinaire, ces bouts de dialogues de Bergman, Fritz Lang, Truffaut que j'ai glissés, sans guillemets. Le roman est un poème au sens où, par sa propre énergie, il engendre une poésie du monde, il le crée. C'est pour ça qu'il est foule et c'est pour ça que je me suis donné le droit de le manifester. En ce sens, ce livre est une sorte de manifeste. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTINE ROUSSEAU

(1) *Actes Sud 2004 et Flammarion, 1990.*

Diaboliquement romanesque

DANS LA MAIN DU DIABLE d'Anne-Marie Garat.

Actes Sud, 908 p., 25 €.

C'est proprement grisé de mots, d'images, de sensations et d'émotions que l'on ressort de cette *Main du diable*, quatorzième roman d'Anne-Marie Garat. Et aussi subjugué par la prouesse, le défi et l'audace de ce roman-fléuve trépidant, voluptueux, inquiétant qui, porté par une langue somptueuse et élégante, se lit comme un vibrant hommage au roman-feuilleton et à la puissance romanesque. Le tout tenu, sans faiblesse ou longueur, le temps d'une année : 1913.

A l'automne, alors que les rumeurs de conflit enflent – Gabrielle Demachy et Agota Kertész, une émigrée hongroise qui a recueilli la jeune femme à la mort de ses parents, sont convoquées au ministère de la guerre. Là leur est annoncée la mort d'Endre, ingénieur chimiste porté disparu depuis cinq ans. Loin d'accepter cette nouvelle, Gabrielle, qui voue une véritable passion pour le fils d'Agota, va se lancer dans l'enquête. Aidée par Michel Terrier, trouble et troublant offi-

cier qui va la mettre sur la piste de Pierre Galay, un disciple de Pasteur qui a croisé Endre en Birmanie. Résolue à retrouver la trace de son amant de jeunesse, Gabrielle entre alors comme institutrice chez les Bertin-Galay. Une famille où domine la doyenne, Mathilde, archétype de femme d'entreprise moderne qui dirige d'une poigne de fer tant ses affaires que sa tribu composée d'Henry, son mari, esthète et voyageur ; de ses fils, Pierre, Daniel, producteur et réalisateur (on reconnaîtra Louis Feuillade), de ses filles, Blanche et Sophie, qui dépérissent dans des unions mortifères, et de Camille, sa petite-fille, dont va s'occuper Gabrielle.

On ne tirera pas davantage les fils de cette intrigue arachnéenne qui, de Paris à Venise, croise tous les milieux sociaux et professionnels (militaire, scientifique, policier, artistique, industriel...), brasse une foule de personnages, de références artistiques et littéraires, mais aussi, sous des dehors diablement romanesques et poétiques, nous instruit sur notre monde. A ce titre il faut lire cette *Main du diable* « fomentée » par une romancière au sommet de son art. ■

CH. R.

GUYOTAT

Coma

«D'une manière bouleversante, Pierre Guyotat raconte la crise qui a failli l'emporter. La nudité violente de ce récit et sa mystérieuse douceur forcent le respect.»

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

«Coma est simple et envoûtant. L'écriture de Pierre Guyotat est une musique, un chant, un cri.»

Michèle Gazier, *Télérama*

Traits et portraits